Charline88

Nos jeunes années

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Nos jeunes années

© Le jardin d'Aphrodite - Novembre 2018

Sommaire

La vie... une saloperie ! **3**

Les peurs ancestrales **23**

Les nouveaux beaux jours **41**

La vie... une saloperie !

— Maria, bonjour ! Asseyez-vous ; monsieur Ansel va vous recevoir.

— Merci.

La secrétaire la fit patienter. La petite voix de Maria sortait presque difficilement de sa bouche. Elle avait seulement une quarantaine d'années et ses longs cheveux bruns encadraient un visage plutôt beau. Ses grands yeux clairs reflétaient cependant une sorte de désarroi. D'un geste lent, elle s'assit dans un fauteuil de cuir qui faisait face à un large bureau de bois verni. Vide, un autre fauteuil beaucoup plus luxueux attendait son propriétaire. Monsieur Ansel, c'était le patron de l'usine, et il avait convoqué la jeune femme. Elle l'avait vu à plusieurs reprises jusqu'à l'enterrement de Gaby.

Gaby... c'était son mari. Un vrai coup de foudre ! Ils s'étaient mariés quand elle avait eu vingt-et-un ans. Une longue période de bonheur, et Maria avait mis au monde deux enfants, Louisette et Pierrot. Mais les choses s'étaient brusquement dégradées, surtout lorsque Gaby était tombé malade. Tellement même qu'en mars il avait été hospitalisé. Pour une femme qui ne travaillait pas, la vie était vite devenue difficile, avec deux enfants. Elle avait bien fait un peu de couture pour des gens, mais depuis la mort de son mari ça ne suffisait plus pour nourrir les deux petits.

Par la porte du bureau entrouverte, un homme aux cheveux grisonnants venait d'entrer. Maria fit un mouvement pour se lever.

Immédiatement, le type en costume gris foncé lui mit la main sur l'épaule.

— Bonjour, Maria. Non restez assise. Je vous ai fait venir pour parler un peu de votre situation.

— Bonjour Monsieur.

Elle eut bien du mal à prononcer ces quelques mots.

— Vous avez quel âge, Maria ?

— Quarante-et-un ans, Monsieur.

— Vous n'êtes pas sans savoir que pour remplacer votre... enfin, notre regretté Gabriel, nous avons embauché un jeune de la ville.

— Oui, je... j'ai entendu des bruits.

— Ce ne sont plus des rumeurs. Vous vous en sortez avec vos deux gamins ? La vie n'est pas tendre avec les femmes seules, vous le savez ?

— Oui. J'ai du mal. Je cherche du travail, mais ce n'est pas facile avec les enfants.

L'autre la fixait. Son regard scrutait la femme encore jeune et désirable qui se tenait droite sur son siège. Une lueur passa dans les yeux malins du patron. Une étincelle que Maria ne vit pas. Ses yeux à elle étaient tout embués à la seule évocation de ses malheurs. D'abord Gaby était mort, puis il y avait les deux gosses, et sans doute que quand elle sortirait d'ici, elle n'aurait plus même de toit. Les « on-dit » allaient bon train ; les gens racontaient que le nouveau avait besoin de l'appartement où elle vivait. C'est celui qui allait avec la place de contremaître.

— C'est bien malheureux, ce qui est arrivé. Je vous plains de tout mon cœur. Et vous comptez faire quoi, maintenant ? Vous comprenez que... je ne peux pas vous laisser la jouissance de la maison.

— Oui... mais... que... qu'allons-nous devenir, les enfants et moi ?

— Ben... votre Louisette a fini l'école, non ? Elle peut travailler. Il ne vous reste que le petit. Et puis... on peut s'arranger.

— S'arranger ? Je ne demande que ça, Monsieur Ansel. Vous avez peut-être une place pour moi dans votre tissage ?

— La conjoncture... ma pauvre Maria, la conjoncture. Mais vous êtes encore bien jolie...

La brune leva les yeux, posa ceux-ci sur ce gars qui avait pris un ton étrange pour lui dire ces quelques phrases. Il n'avait pas lâché sa silhouette du regard, et ce qu'elle devinait n'était pas joli-joli. Il avait un sourire qui découvrait ses dents blanches. Du reste, il venait de se lever et il colla sa main sur son épaule. Maria ne supporta pas ce geste ; elle se leva, presque d'un bond.

— Allons, ma cocotte... Tu comprends bien ce que je veux dire... tu es très belle.

— J'ai deux enfants, Monsieur !

— Oui... oui, je le sais, et c'est à eux que je pense, là. Je peux te trouver un petit nid douillet. Tu aurais une vie plus... facile.

— Donnez-moi simplement un travail et un deux-pièces, et je pourrai m'en sortir.

— Mais, je n'ai pas de travail. Enfin, si... Tu pourrais avoir une petite maison à la campagne, y élever tes deux mouflets. Pour cela, il te suffirait d'être gentille... avec un ou deux de mes clients. Des gros bonnets qui viennent ici une ou deux fois par mois.

— Je suis une femme bien. Je viens d'enterrer mon homme, et vous me proposez de... Ce n'est pas correct !

— Mais si. C'est ton avenir que je t'offre, bien meilleur...

Il s'était rapproché de la femme, et sans ambages il lui passa la main sur la joue. Cette patte descendit sur le cou et finit par se saisir d'un sein sous l'étoffe de la robe noire. La réaction de Maria fut instantanée : elle gifla le gars aux tempes grises qui recula sous la beigne. Les étoiles de ses mirettes devenaient maintenant des étincelles de fureur.

— Bien ! Je crois que tu viens de gagner un voyage vers la sortie, Maria. Tu as exactement huit jours pour quitter l'appartement.

Tu passeras aussi chercher le solde de tout compte de Gabriel à la comptabilité. C'est bon, je crois que nous nous sommes tout dit.

Consciente que son geste venait de la mettre à la rue, elle eut des regards suppliants vers celui qui faisait ici la pluie et le beau temps, mais l'autre ne regardait plus la brune. Il avait déjà ouvert devant lui un énorme livre et il écrivait à la plume sur une page blanche. Alors Maria se tourna vers la porte et avança à pas lents. Elle savait que son destin se jouait là, dans ce bureau. Mais pas question de faire ce que ce salaud voulait. Pas de ça ; pour ses enfants, pour son Gaby seulement parti, non, elle préférait la misère à cela. Facile à dire...

La misère... elle devint présente dès le premier matin. Avec ce que le comptable lui avait donné, elle n'avait pas de quoi nourrir les deux gosses plus d'une semaine. Et elle devait aussi songer à se loger. Elle regarda Louisette et Pierrot. Qu'allait-elle bien pouvoir faire pour que les deux gamins survivent ? Elle se dit que le mieux serait de retourner chez sa mère, là-bas au pays. Mais Adèle n'aurait jamais la place pour les loger tous les trois, et elle la connaissait bien : avec son caractère, ça serait compliqué. Et puis c'était vrai que Louisette avait quatorze ans maintenant. Elle était encore un peu frêle, mais bon, elle pouvait travailler.

Alors elle prit la petite à part et lui expliqua qu'ils ne pouvaient plus rester ici. Elle omit bien sûr la partie odieuse de l'histoire, celle du bureau du patron. Mais Louisette semblait consciente des enjeux, et surtout sa mère lui expliqua qu'elle reviendrait la chercher dès que sa situation se serait améliorée. Elle écoutait ce que disait cette maman gentille qui, les yeux pleins de larmes, lui demandait de venir avec elle, à la ferme des « Arpents ». C'est là où chaque matin, plus depuis que son papa était mort, c'est là qu'elle allait avec son pot de camp chercher le lait. Monsieur et madame Jauris cherchaient une fille pour aider aux travaux domestiques.

Elle trottina derrière sa mère, et au bout d'une demi-heure de marche sur un sentier caillouteux, se profilèrent enfin les contours

massifs d'une bâtisse que Louisette reconnaissait. « Les Arpents » ! C'était une maison en pierre, une ferme ramassée sur elle-même. Les vaches y donnaient un bon lait, mais Louisette n'en savait guère plus. Elle avait souvent croisé les deux grands garçons qui vivaient là. Les fils des fermiers sans doute, mais ils ne lui avaient jamais adressé la parole.

Elle attendit dans la cour alors que sa mère frappait à la porte. C'est Hélène Jauris qui lui ouvrit. De loin, la fillette ne comprenait pas les paroles des deux femmes, puis Maria fit un signe et Louisette s'approcha. La femme regardait cette petite chose qui ne disait mot.

— Tu sais coudre ?

— Oui Madame !

— Tu sais lire et écrire et compter ?

— J'ai eu mon certificat d'études, Madame.

— Pour les filles... ça ne sert pas à grand-chose ; trop intelligentes, ça crée toujours des problèmes. Enfin, en mémoire de ton pauvre père, je veux bien te prendre à l'essai. Ici, tu devras te lever pour la traite des vaches, puis tu iras aux champs avec les garçons. Et je ne veux pas d'histoires entre vous ; tu vois ce que je veux dire ?

La gamine avait la tête baissée. Elle ne quittait pas ses godillots des yeux. Elle écoutait cette femme qui parlait sans arrêt. Elle ne savait pas encore que son destin se scellait là, sur le pas de la porte d'une ferme des Vosges.

— Bon ! Tu peux commencer tout de suite. Ta mère te ramènera tes affaires dans la journée. Entre à la cuisine et laisse-nous parler entre femmes.

Elle obéit et pénétra dans la pièce. Un énorme fourneau chauffait toute la maison. Sur celui-ci, des casseroles fumaient de partout. Il n'y avait personne. Madame Jauris passa ensuite devant elle et se saisit d'une escarcelle dans un tiroir d'un buffet en chêne. Louisette entendit le bruit des sous qui changeaient de mains, puis Maria

appela sa fille. La patronne de la ferme ne resta pas près d'elles. La maman serra sa fille dans ses bras et, les yeux mouillés, elle se détourna brusquement de sa gamine.

À pas rapides, elle repartit vers le village où Pierrot attendait chez une voisine. Il restait encore à faire les baluchons. Il fallait finir le déménagement ; pas la peine de s'éterniser. Elle avait fait une bonne dizaine de pas quand...

— Maman... Maman !

La gamine revint près d'elle, le visage tourné vers celui de sa mère. Elle avait de la peur dans ses yeux. Elle vivait cette séparation comme un autre abandon ; déjà que son papa était parti, maintenant c'était sa mère qui la laissait dans cette maison inconnue. Une peur viscérale lui crispait le corps, lui faisait mal partout... Louisette ne pleurait pas ; des larmes, elle n'en avait plus. Son père avait emporté avec lui toute sa réserve.

— Oh, ma Louisette... Je reviendrai vite te chercher, je te le promets.

— Je voulais juste te dire... d'embrasser Pierrot pour moi. Dis-lui que je l'aime et que nous nous reverrons bientôt.

À nouveau elles s'étreignirent, puis la déchirure s'accomplit. Une autre vie débutait pour Louisette, une autre aussi pour Maria. La mère s'en allait vers des demains incertains et sa fille commençait sa vie de femme. Louisette revint lentement du côté de la cuisine. Elle ne disait plus rien. Une dernière fois elle se retourna pour voir sa mère qui s'éloignait à grands pas. Dans l'embrasure de la porte, madame Jauris avait suivi cette scène. Elle ne montrait aucune émotion particulière mais, au fond de son cœur, cette gamine... c'était déjà un peu celle qu'elle n'avait pas eue, celle qu'elle aurait aimé avoir. Avec Albert et Jeannot, c'était tellement différent. Ils étaient comme son mari : durs au travail, durs à la peine, et peu enclins à la discussion.

⋆

Alix rentra des champs. Il se tut d'abord quand il trouva à la cuisine cette gamine, mais sa femme lui expliqua qu'elle l'avait prise à l'essai. Les deux garçons qui accompagnaient le patron ne parlaient pas ; ils zieutaient [1] cette grande bringue aux cheveux filasse. Une tignasse qui virait au brun-roux. Bien sûr, ils savaient qui elle était. Au village, le dimanche après la messe, les langues allaient bon train. Son père était un ouvrier de chez Ansel. Et elle venait, avant, tous les jours chercher du lait. Les deux gaillards regardaient cette fille qui devait avoir treize ou quatorze ans. Elle n'allait plus à l'école, sinon leur mère ne l'aurait pas embauchée.

— Rappelle-moi ton prénom, gamine.

— Louisette, Monsieur.

L'homme qui venait de parler était assis au bout de la longue table de bois. Il avait posé son chapeau de feutre à gauche de son assiette. Des cheveux gris coupés courts, une moustache qui lui pendait sur les lèvres ; il roulait une cigarette entre ses doigts boudinés. Le cylindre ayant pris forme, une langue pointue vint en humecter toute la longueur. La chose bien fermée vint ensuite se visser entre les lèvres de monsieur Jauris. Un claquement sec du briquet, et une fumée bleutée monta vers les poutres du plafond. L'homme inspectait visuellement la fille qui se tenait plantée devant lui.

— Alors, Louisette, voici Albert et Jean. Ce sont nos fils. Eux s'occupent des tâches difficiles. Je suppose qu'Hélène – Madame Jauris – t'a montré ta chambre. C'est elle qui te donnera des ordres que tu devras exécuter. Ton domaine, ce sera la cuisine, les chambres, et peut-être la traite de vaches le matin et le soir. Tu as déjà vu une vache de près ?

— Non, Monsieur.

— Alors ce soir nous te montrerons comment on s'y prend. Tu auras aussi ta chambre ; je veux qu'elle reste propre. Si tu as des questions, c'est le moment de les dire.

1. Zieuter : regarder.

— Non, Monsieur. Madame Jauris m'a dit qu'elle m'apprendrait.

— Alors c'est parfait. Bienvenue aux Arpents ! Une dernière chose... Chacun ici a une place attitrée à table et personne n'en change. Compris ?

— Oui, Monsieur.

— Tu peux aussi ajouter « Alix », après le « Monsieur » !

— Bien, Monsieur Alix...

La vie était rude à la campagne, mais Louisette s'acclimatait vite. La patronne n'était pas méchante, veillant à ce que tout se passe bien. La cuisine devint vite le domaine de la fillette qui grandissait. Maria revenait seulement une fois par mois, celle où madame Jauris prenait le porte-monnaie et lui payait ses gages. Mais sa mère ne s'attardait jamais et venait toujours seule. Pas de nouvelles de Pierrot.

Et les saisons passèrent, sans que les choses, elles, ne changent vraiment. Louisette avait deux ans de plus, et sur sa poitrine deux seins s'étaient enracinés. Elle avait des cheveux moins roux, virant sur le brun. Elle devenait une femme en miniature. Elle avait pris goût à cette vie champêtre. Deux dimanches par mois, elle se rendait à l'église avec la famille.

Un matin, épouvantée, elle était allée voir la maîtresse. La nuit, pour une raison qu'elle ignorait, elle avait perdu beaucoup de sang, taché son lit. Elle avait la peur de sa vie.

— Madame, cette nuit j'ai fait une hémorragie ; je crois que je suis malade.

— Ah ? Il ne manquait plus que ça ! Explique-moi de quoi tu souffres.

— Ben... je ne sais pas. Je me suis réveillée ce matin avec du sang partout.

— Ouf ! Tu m'as fait peur... Tu es devenue tout bêtement une femme. Ne crains rien, ça va t'arriver tous les mois maintenant. Alors tu calcules : tous les vingt-huit jours si tu es bien réglée.

Pendant qu'elle cuisinait, madame Jauris lui avait patiemment tout expliqué, les règles, le fonctionnement de son corps. Elle avait moins la trouille. C'était idiot, ces trucs qui allaient revenir tous les mois que Dieu ferait. Louisette savait aussi que désormais elle pouvait – ou pourrait – avoir des enfants.

Les jours se suivaient ; ils étaient tous ponctués de ces scènes simples. Hélène la considérait comme la fille de la maison. Bien entendu, les garçons la taquinaient bien un peu, rien de bien méchant. Et la jeune fille devenait une belle plante qui savait trouver sa place dans un univers qui lui convenait. La gamine s'épanouissait avec cette famille qui l'avait finalement adoptée totalement.

Sa mère avait espacé ses visites. Monsieur Jauris lui envoyait chaque mois par la poste le salaire de la jeune fille. Dans la cuisine, devenue « sa » cuisine, les petits plats succédaient aux traites, et elle savait aussi bien faire le beurre que le fromage. Puis vint la saison des semailles, et Albert n'était pas là. Ses bras manquaient à la ferme. Il était parti pour Metz et son régiment. Alors un nouveau commis fut embauché.

Il était arrivé, un beau soir. Jules, c'était son prénom. Grand, blond, un visage tellement beau que la jeune fille se pâmait devant, ce qui avait le don d'énerver Jeannot. Il n'aimait pas ce type qui avait tout vu, tout fait. Mais Alix buvait littéralement les paroles de ce mec, affable au demeurant. Alors c'était lui, Alix, le patron !

Comme chaque soir, Louisette se trouvait à l'étable. Vingt vaches à traire, ça ne se fait pas tout seul. Pendant que madame Jauris s'occupait des premières stalles, elle passait en revue les pis des plus calmes. Par moments, les deux femmes, travaillant à chaque extrémité de l'étable, ne se voyaient pas, trop éloignées l'une de l'autre. Quand le seau de la fille était rempli, elle se levait pour en chercher un autre. Un soir, il lui sembla soudain voir passer une ombre dans la pénombre qui régnait là. Elle ne se formalisa pas plus que cela : Misette, la chatte de la ferme, était bien souvent

dans leurs pattes ; le lait était son mets préféré. Alors qu'elle se rasseyait sur son tripatte[2], il lui sembla pourtant entendre rire.

Mue par une curiosité toute féminine, elle se redressa et avança sans bruit dans l'allée. Elle aperçut madame Jauris qui s'occupait de la cinquième vache en partant du fond, et à ses côtés, l'ombre qu'elle avait prise pour la chatte. Jules se trouvait là ! Louisette ne le voyait que de dos. Il était à genoux et fort occupé à un ouvrage bizarre. Lui aussi trayait, mais les mamelles qu'il tenait en mains n'avaient pas de trayons, ou alors seulement un. Et la patronne, si elle continuait son travail, gloussait en se dandinant sous les doigts du garçon qui malaxait en soufflant. Hélène avait le caraco relevé et, assise sur son tabouret à trois pieds, elle laissait l'autre la tripoter.

Elle avait l'air d'aimer cela, même. Comment pouvait-elle faire cela ? Et monsieur Jauris là-dedans, était-il au courant de... Finalement, elle se sentit trop curieuse et elle repartit sans bruit vers son poste de travail. Elle replongea dans sa traite sans plus vouloir savoir : ce n'était pas ses oignons. Le bruit du seau, du côté de la patronne, fit tourner la tête à Louisette. Jules se faufilait dans l'allée et disparaissait au coin de la porte. Les vaches avaient toutes donné leur précieux liquide. C'était déjà l'heure de préparer le repas. Ce soir, ce serait des beignets de cerises dont la jeune fille avait préparé la pâte dans l'après-midi.

À table, Jules n'arrêtait pas de chouffer Louisette. Elle ne comprenait pas bien ce que la patronne et lui pouvaient commercer dans cette étable, mais ce n'était sûrement pas très bien. Et au fur et à mesure que les fournées de beignets étaient prêtes, elles arrivaient sur le plateau de bois où les assiettes retournées semblaient les inviter, les attendre. Mais là, c'était monsieur Alix qui donnait le signal. Quand il le fit, la pauvre Louisette n'eut pas même le temps de s'asseoir que la pile de galettes fut comme happée par

2. Tabouret à trois pieds dont on se servait dans les Vosges pour traire les vaches.

les mains avides. La seule qui restait fut arrachée du plat par un Jules narquois.

— Eh ben, mes cochons ! Vous auriez pu en laisser un pour notre cuistot. Et toi, Louison, il te faut t'imposer ; on est dans un monde de loups. Allez, assieds-toi et prends un bout de fromage. Mange, tu l'as bien mérité. Elles étaient fameuses, tes bugnes !

La réflexion du patron fit rire tout le monde. Sauf Hélène qui ne cessait de chercher du regard le commis engagé pour la saison. Une atmosphère si pesante que même monsieur Jauris s'arrêta soudain de rire, se demandant ce qui se passait. La chatte sortie de sous la table passa dans les jambes de Louisette et vint caresser la jeune fille. En se baissant, elle rendit la monnaie de sa pièce à la bestiole qui restait pourtant sauvage.

— Y'a quelque chose qui ne va pas ? Vous êtes tous bien silencieux, ce soir...

Alix avait dit cela d'un ton bonhomme, presque avec un sourire qu'il n'affichait cependant pas vraiment. Le couteau du maître de céans qui claqua en se fermant signa comme d'habitude la fin du repas. Le fils partit de son côté et Jules resta dans la cuisine à surveiller du coin de l'œil la fille qui débarrassait et faisait la vaisselle. Il ne lèverait pas le petit doigt pour lui donner la main. Il se bornait à suivre les courbes de cette croupe qui allait et venait, ondulant sous une robe de lourd tissu. Puis quand elle passa près de lui, il tendit la main, faisant mine de lui tripoter les fesses. Elle s'arrêta net dans son élan, en regardant brusquement le garçon. Et dans les yeux de Louisette il y avait comme un éclair qui indiquait à Jules que ce n'était pas la peine d'insister.

— Hé ! Tu ne vas pas me mordre, quand même ? Tu fais bien la mijaurée. J'ai vu les regards du Jeannot !

— Quoi ? Tu es complètement fou, toi. Un grand malade, ma parole ! Tu ne me touches pas. Tu fais ce que tu veux avec la patronne, mais pas avec moi, sinon, je vais voir monsieur Jauris !

— Chut... tu es folle ! Tu veux que je me fasse foutre à la porte ? J'ai rien fait de mal...

— Je n'en sais rien, mais je t'ai vu... traire. Alors du calme, hein !

Vexé, l'autre se leva et se dirigea vers la porte. Juste avant de la franchir, il se retourna, et avec un rictus aux lèvres il marmonna quelques mots :

— Tu me le paieras ! Je te jure que tu ne perds rien pour attendre !

Puis il fila sans se retourner.

Louisette finit son ouvrage puis elle monta se coucher. Sa chambre était bien modeste, minuscule. Un lit de coin d'une seule place, une petite armoire-penderie qui comportait deux étagères. Ses maigres affaires étaient rangées là, bien pliées. Sa seule richesse se trouvait dans ce bahut aux portes de chêne verni. Sa piaule était attenante à celle des maîtres de maison. Alors de temps en temps elle entendait le sommier de la chambre d'à côté qui grinçait. Des bruits presque familiers qui lui rappelaient ceux que ses parents faisaient eux aussi.

Il y avait déjà bien longtemps de cela... et parfois Pierrot, son petit frère, lui manquait. Oh, elle avait bien versé quelques larmes tout au début, à son arrivée ici. Puis le temps refermait les pires blessures. Elle triturait entre ses doigts une photographie de Gaby. Celui-là... comme il savait si bien la faire rire ! Il l'appelait « ma princesse » et elle avait parfois l'impression qu'il flottait là, dans le noir, pas loin de son lit. Alors elle lui parlait, lui racontait des choses... celles de cette vie sans maman, loin de tous. Elle s'endormait souvent avec un sourire qui remontait d'elle ne savait où. Mais ce soir...

Elle était trop crevée, et l'autre sale con avait pris comme un malin plaisir à la mettre en rogne. Ce salaud avec sa gueule d'ange, il fricotait avec madame Jauris et la reluquait comme si elle était un veau un jour de foire. Mais pour qui se prenait-il ? Et puis

pourquoi lui avait-il parlé de Jeannot ? Bien sûr qu'il était gentil avec elle, le fils des patrons. Mais c'était tout. Elle aimait discuter avec ce garçon à peine plus âgé qu'elle. Mais il n'avait jamais, au grand jamais, eu de gestes ou de paroles déplacés.

Ce soir, le lit dans la chambre d'à côté ne grinça pas. Elle perçut même, à plusieurs reprises, la toux persistante d'Hélène. Depuis des mois elle breulait [3] à s'en décrocher les poumons.

⋆

L'argent envoyé à Maria par le patron était revenu. Hubert, le facteur, avait rapporté le mandat et avait, comme d'habitude, bu un canon avec le patron. Ils discutaient tous les deux et Alix avait posé à la jeune fille une question qui l'inquiétait :

— Louisette, ta mère a déménagé ? Elle n'habite plus avec sa mère ?

— Je... je ne sais pas, Monsieur. Ça fait bien longtemps qu'elle ne m'a plus donné de nouvelles.

— Le mandat est revenu. Je mets les sous en attente. Je vais ouvrir un livret pour toi, à ton nom : comme ça, si Maria vient te voir, tu pourras lui donner. Ils te serviront peut-être aussi un jour... si tu trouves un galant.

Louisette leva les yeux vers le maître. Un galant... il en avait de bonnes, lui ! Elle marnait douze heures par jour, même les dimanches. Les vaches, ça donne du lait aussi les jours fériés. Elle s'inquiétait un peu ; pas pour Maria, elle était grande et saurait bien se débrouiller. Non, c'était pour Pierrot que son cerveau se débattait. Où pouvait-il bien être, lui ? Ses pensées sombres furent interrompues par l'entrée de Jules. Il revenait des champs avec Jeannot. Les deux garçons furent interpellés par le visage blanc de la jeune fille.

— Oh, t'es malade, la drôlesse ? Tu as mangé quelque chose qui ne passe pas ?

3. Breuler : tousser fort.

— Je ne t'ai rien demandé, Jules. Compris ?

Hubert et Alix se turent soudain ; ils écoutaient la conversation. Jean prit la défense de Louisette :

— Ça suffit, Julot ! Tu te prends pour qui ? Elle a le droit d'être de mauvaise humeur. Toujours à chicaner tout le monde, avec tes grands airs ! Reste à ta place. Louisette sait garder la sienne, et elle est indispensable ici. Plus que toi, sans doute.

La violence des mots et la force du ton obligèrent les deux adultes à penser qu'il se passait quelque chose entre les deux gamins. Alix se demanda soudain si son fiston n'était pas un peu... épris de sa bonne. Hubert, pour calmer les ardeurs de tous, leva son verre de picrate.

— Ne t'inquiète pas, Alix : c'est des histoires de jeunes gens. Il faut bien que jeunesse se passe.

— Ouais... mais je ne veux pas d'embrouilles dans ma maison. Compris, vous deux ?

Ils maugréèrent des mots entre leurs dents. Après cet incident, Louisette ne vit plus le petit Jeannot comme d'habitude. Ce garçon-là avait pris fait et cause pour elle ; et c'était presque un homme maintenant. Un instant, elle en oublia ses propres préoccupations. La tignasse mal peignée du cadet de la maison, ses yeux ronds comme des billes, ses larges épaules, soudain ce garçon avait un attrait bizarre aux yeux de la jeune fille.

La vie reprit ses droits, son cours normal : les travaux des champs, les vaches, les repas. Et puis il y avait Hélène, qui toussait de plus en plus.

Depuis quelques jours, elle n'était pas venue à table. La fille lui portait son repas. Elle ne voulait que du bouillon, mais dès qu'elle le buvait, elle crachait presque ses poumons. Elle ne se levait plus non plus. Bien entendu, Jeannot se montrait anxieux. Alix ne touchait pratiquement plus à son assiette. Le couteau qui claquait pour annoncer la fin des repas le faisait plus rapidement que d'ordinaire. Alors Louisette avait plus de boulot. Le matin et

le soir, elle se tapait les vingt bêtes. Elle se coltinait aussi le linge de la maison et le lavoir, mais c'était surtout pénible la planche à savonner qui était pénible. Le dos cassé, elle avait bien du mal à ne pas se plaindre.

Les moissons tiraient à leur fin. Dans le charri[4], les hommes avaient battu le blé. Et la maîtresse allait de plus en plus mal.

Ce soir-là, Louisette tirait le foin pour nourrir les vaches. Elle était montée dans le faux-grenier où les bottes étaient empilées. Une ombre furtive s'était glissée prestement derrière la jeune fille. Elle commençait sa besogne quand soudain une main vint surprendre sa bouche, et elle se retrouva entraînée dans une glissade impossible à arrêter. Étendue de tout son long dans le foin, un corps lui était tombé dessus. Dans la semi-obscurité de la grange, elle ne savait pas qui était là, ni ce que lui voulait celui qui venait de la faire chuter. Mais elle comprit vite : une patte s'était emparée d'un de ses seins. Le tissu cependant empêchait les doigts de sentir la peau, mais une autre patte tentait de se faufiler sous les cotillons de la demoiselle.

Louisette avait le souffle coupé, autant par l'audace de son agresseur que par les gestes qu'il faisait. Elle ruait comme un cheval au pré. Ne voulant pas se laisser faire, elle regimbait avec violence. Mais l'autre semblait fort ; il était costaud. Elle réussit à se retourner, et le visage qu'elle devinait au-dessus du sien tentait de se rapprocher de sa bouche, mais elle se débattit de plus belle et l'autre ne trouva qu'une partie de son cou. Il laissa ses mains s'accrocher aux nichons haut perchés de la gamine, qui curieusement ne hurlait pas. Quand elle sentit que ses forces l'abandonnaient, qu'elle allait subir le mauvais sort que l'autre lui réservait, alors elle souffla fort et son gosier émit un son guttural.

La main qui vainement tentait d'arracher le caraco de la jeune fille se plaça sur sa bouche pour étouffer ce cri qui démarrait. De rage, elle ouvrit les lèvres et referma les mâchoires sur la chair

4. Charri : entrée des granges vosgiennes ; endroit où l'on battait le grain.

qui voulait museler sa plainte. Surpris, le gaillard lâcha prise et se retrouva sur le dos en gémissant. Louisette en profita pour sauter sur ses jambes et s'emparer de la fourche qui lui servait à tirer les bottes. Elle fit le geste d'embrocher le garçon qui esquiva en sautant au bas de l'échelle. La silhouette qu'elle voyait s'enfuir... immédiatement, elle pensa que c'était Jules.

La jeune fille termina son travail, puis elle retourna à ses fourneaux. Là, attablés, les trois hommes de la ferme semblaient attendre patiemment le repas. Quand elle le servit, c'est avec appétit qu'ils dévorèrent les nouilles et la salade qu'elle avait préparées. Le bouillon qui était monté dans la chambre d'Hélène redescendit sans avoir été touché. Sur son lit, la pauvre femme n'était plus qu'une épave, et le médecin appelé d'urgence n'avait pas été très optimiste : elle se fatiguait de tousser sans relâche, et les médications n'étaient guère efficaces. Louisette épongea le front de la malheureuse et la borda, mais les yeux suppliants de la patronne ne semblaient plus animés que par une minuscule étincelle de vie.

La jeune fille avait bien tenté de trouver sur les mains de Jules les traces de sa morsure, mais elle n'avait rien détecté de suspect. Il la regardait toujours de la même manière, et comme c'était toujours salace, elle ne voyait aucune différence entre ce soir et les autres soirées. Alix et son fils restaient silencieux, le commis mastiquait sans bruit, et seuls les pas feutrés de la bonne troublaient les toussotements de madame Jauris. Pourquoi l'un de ceux-ci – un des trois hommes – lui avait-il sauté sur le râble ? Que lui voulait-il ? Comme tous les autres jours, elle alla se coucher tard. Le maître n'était pas encore monté. Alors les grincements dans l'escalier lui parurent normaux quand, quelques minutes plus tard, ils se firent entendre.

Ce qui l'était moins, c'était que les pas arrivaient directement vers sa chambre. Mais l'homme qui y pénétra ne se cachait pas. Il tenait une lampe à pétrole au bout d'un bras. Lentement, il tira la porte sur son passage et avança vers la couche de la jeune fille.

— Vous... vous avez besoin de moi, patron ? Vous voulez que je me relève ?

Il ne dit rien et s'assit simplement sur le lit ; sa main se porta sur le drap de coton. Louisette, qui le retenait, ne savait plus quoi faire. Le patron était assis sur son lit. Sans mot dire, il fit passer sa lampe au-dessus du visage de la gamine ; de son autre paluche, d'un mouvement sec il tira la cotonnade, découvrant du même coup la jeune fille tout entière. La chemise de nuit qu'elle portait n'avait rien d'affriolant. L'homme resta un instant hésitant, puis il posa la lanterne sur la table de nuit et ses deux mains remontèrent cette camisole qui couvrait la fille. Quand ce fut fait, il écarta les deux cuisses de Louisette. Elle ne bronchait toujours pas, ne comprenant pas ce qu'il voulait.

L'autre fourra une de ses pattes entre les deux jambes et remonta vers le buisson déjà bien fourni de la gamine. Elle allait crier, mais il mit un doigt en travers de sa bouche, signe qu'il voulait qu'elle se taise. Apeurée, elle obtempéra à cette injonction muette. Alors il se releva à demi, ouvrit sa braguette et se coucha sur elle. Elle respirait fort, sentant une chose dure qui touchait d'abord son ventre. Se soulevant à demi, il entrouvrit le sexe de Louisette et poussa son truc contre celui-ci. Encore un coup de reins, et une douleur à peine supportable vint vriller les tempes de la jeune fille. Alix était en elle.

Il remuait d'avant en arrière, s'essoufflait, respirait fort tandis qu'elle ne ressentait qu'une immonde douleur. Elle devint femme sans savoir pourquoi, n'osant plus crier de peur de réveiller la femme qui se mourait dans le lit d'à côté. Ce salopard venait de la baiser, et sans même se soucier de savoir si elle en avait envie. Il avait défloré la gamine avec une abjection cruelle. Et en deux temps et trois mouvements, il avait retiré sa trique et arrosé le persil avant de refermer sa braguette. Debout devant le lit, il reprit sa lanterne, et sa voix emplit soudain la chambre :

— Tu... tu étais vierge ? Merde ! Je crois que... je pense qu'Hélène est morte. Tu veux bien aller chercher le médecin et le curé ?

— ...

— Allez, s'il te plaît, fais vite ! Pardon. Je crois que je suis devenu fou, je ne sais plus ce que je fais. Ne... ne parle de rien à personne, veux-tu ! Je ne le referai plus... jamais... je deviens... dingue !

Louisette s'était levée. Le drap, le matelas aussi, tout était taché d'une auréole sombre, fleur de sang qui rappelait juste l'instant passé. Elle avait mal au ventre, mal au cœur, mais elle courut, elle fila dans la nuit jusqu'au village. Et quand ses petits poings tambourinèrent contre la porte du médecin, elle ne se sentait plus bien du tout.

— C'est toi, Louisette, qui fais un pareil barouf ? Tu es malade ! En pleine nuit... courir par monts et par vaux... qu'est-ce qui te prend ? Tu as une tête de déterrée. Tu as vu un fantôme ou quoi ?

— Non... c'est... Enfin, je crois que madame Jauris... Monsieur dit qu'elle est morte.

— Ah bon ? Alors j'arrive ! Rentre un instant.

— Non, je dois aussi aller voir le curé... Monsieur a dit que je devais...

— Tu sais, elle peut attendre un moment de plus pour recevoir une bénédiction ! Si elle est vraiment morte, le secours de l'Église est bien dérisoire ! Entre, et fais-moi chauffer de l'eau pour mon café.

Dans la cuisine, sur le fourneau, elle mit de l'eau dans une bouilloire puis elle s'assit en attendant que le docteur redescende. Elle s'aperçut que sur sa robe, une large tache rouge marquait le tissu.

— Eh bien ! Tu choisis bien ton moment pour avoir tes règles, toi !

Le médecin lui asséna cette phrase avec un sourire. Il y croyait vraiment ; il faut aussi dire qu'il ne pouvait pas imaginer... Le café

bu, ils remontèrent ensemble vers la ferme et firent une halte au presbytère. Le curé, un bon gros bonhomme, leur promit de faire vite. Il viendrait plus tard.

À la ferme, personne ne bronchait. Les trois hommes étaient levés et attablés, silencieux, dans l'attente du docteur. Sur le visage d'Alix, un mélange de tristesse et de peur. Pourvu que la gamine n'ait pas raconté... mais son retour avec le toubib le rassurait. Elle s'affairait, et bientôt une bonne odeur de café embauma la cuisine. Sur la table, l'homme de science écrivait ; Jean écrasait une larme, et Alix se roulait une cigarette.

Il respirait moins vite : son secret serait bien gardé.

Les peurs ancestrales

Les heures et les jours qui suivirent furent douloureux. Le village au grand complet défila dans la maison où Hélène reposait. Ils venaient tous discuter un moment avec Alix, serrer la main de Jeannot aussi. Ils avaient, qui une anecdote à narrer, qui un souvenir. Tous gardaient madame Jauris encore un peu vivante. Tous les soirs, le curé Aubert venait pour la prière des morts. Alors Louisette était terriblement occupée : entre les gâteaux à faire pour remplir la panse des visiteurs, le café par casseroles entières et le boulot ordinaire, c'était un peu de l'esclavage. Elle eut un petit coup de chaud quand un gaillard en capote kaki entra dans la cuisine. Il embrassa son père, serra son frangin contre sa poitrine et fila directement dans la chambre.

Quand il revint vers la famille, ses traits étaient pâles. Lorsqu'il retira son calot, son crâne rasé de frais luit bizarrement sous la lumière pisseuse de la lampe à pétrole. Il s'aperçut soudain que dans son empressement pour aller saluer sa mère, il avait omis de dire bonjour à Louisette. Il s'approcha d'elle.

— Tu es devenue une belle jeune femme ! Pardon, ma Louisette, j'étais tellement triste, et maman, c'était... maman, tu comprends ? Pardon, je ne voulais pas être impoli.

— Je sais, je sais Albert. Tu es beau dans ton uniforme. Ça te va bien. Tu sais, elle est mieux maintenant. Elle a dû beaucoup souffrir. Elle n'arrivait plus à respirer.

— Mon père m'a dit que tu avais veillé sur elle ; je t'en remercie de tout mon cœur. Jean aussi est heureux que tu sois là : tu es comme notre sœur. Elle te l'avait dit, tu le sais bien.

— Oui... Va ; va vite rejoindre les tiens, pour le moment. Ils sont malheureux, et vous retrouver tous encore un petit moment leur fera du bien.

— Tu as raison... mais toi ? Comment vas-tu ? Tu es bien chez nous ?

Louisette n'osa pas répondre à cette question. Oui, elle se sentait bien dans ces « Arpents » bienveillants, mais les jours heureux ne venaient-ils pas de prendre fin ? Le départ d'Hélène, qui serait inhumée demain, n'allait-il pas altérer ce calme foyer ? Et puis elle n'avait plus du tout de nouvelles de sa mère et de Pierre, son petit frère. Alors c'était difficile d'être bien dans de telles conditions. Et puis il y avait un autre point noir, une énorme interrogation : Alix ne risquait-il pas de réitérer son geste ? N'allait-il pas envisager un droit de cuissage permanent ? Elle espérait que cette folie n'était que passagère. Elle n'en savait rien, et son avenir lui semblait bien sombre.

Jules, en ces temps de deuil, s'était fait plus discret ; mais il gardait un œil ouvert sur la jeune fille. Et l'autre nuit, celle de la mort de la patronne, il avait bien entendu aussi le maitre qui se rendait dans la chambre de la jeunette couchée. Alors il s'était éclipsé de sa piaule partagée avec Jean pour aller voir ce qui se tramait. Il avait tout compris. Alix n'était pas discret : sa lampe placée sur la table de nuit laissait entrevoir les reflets de son activité. Louisette n'avait rien dit, pas crié non plus. Cette cochonne se tapait sans doute le patron depuis un moment, dans le dos de la maîtresse. Dire qu'elle l'avait un jour menacé pour avoir eu de privautés dans l'étable... elle pouvait bien faire la fière !

Mais ce n'était pas le moment de faire un scandale. Toute la famille veillait Hélène, et demain elle serait enterrée au cimetière du village. Lui avait reçu des consignes : il devrait s'occuper de la ferme

pendant les funérailles. Quant à Louisette, elle remettrait un peu d'ordre dans les pièces qui avaient été dérangées par les visiteurs. Ils seraient donc seuls dans la maison. Une bonne occasion, pour finalement avoir une franche explication. Le bidasse repartirait directement du cimetière pour la gare, et sans doute que les deux hommes de la ferme iraient au bistrot, comme le veut la tradition. La brioche de l'amitié, un rituel auquel ils ne couperaient pas. Du reste, Louisette en avait confectionné quatre ou cinq.

Tout le matin, des hommes s'étaient activés dans la chambre. Louisette était montée une dernière fois pour un au-revoir à Hélène, définitif celui-là. Puis elle avait perçu les bruits quand ils avaient refermé le couvercle du cercueil qui avait ensuite été chargé sur le chariot tiré par les deux chevaux du maréchal ferrant. Une petite perle translucide avait coulé sur la joue de la jeune bonne, et le cortège s'était mis en route, derrière la carriole. La maison était devenue étrangement silencieuse. Le coq pourtant, indifférent à ce qui se passait, chantait la gloire de ses poules. Jules était discret, mais elle le savait dans les parages, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle ne le portait pas dans son cœur, celui-là ! Elle avait remis la maison en état. Au loin, les cloches sonnaient, et Louisette frissonnait d'en connaître la funeste raison.

Elle finissait la vaisselle des derniers verres quand Julot arriva en trombe.

— Louisette, j'ai soif. J'en remis en état les piquets des clôtures pour les bêtes. Il ne reste rien à manger ?

— Tu sais où c'est ; alors tu peux te servir tout seul.

— Oh ! Pourquoi tu me causes comme ça ? Tu sais, je connais tes secrets ; et moi, je ne dis rien.

— Mes secrets ? Quels secrets ? Celui du jour où j'ai failli t'embrocher dans la grange ? Pourquoi tu ne le remets pas sur le tapis, ce secret-là ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? La grange ? M'embrocher ? Tu es folle ou quoi ?

— C'est ça ! Bien sûr, la dingue ici, c'est toujours moi... mais je t'ai vu ce soir-là. Et même que j'ai mordu ta main.

— N'importe quoi ! Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Mais moi, je t'ai vue... avec le patron !

— Hein ? Tu as quoi ?

— Oui, oui, je sais que tu couches avec monsieur Jauris. Je l'ai suivi l'autre jour, quand il est venu dans ta chambre. Le soir où Hélène est morte... et peut-être même que vous l'avez aidée à passer...

— Fiche le camp ! Nous réglerons cela avec le maître à son retour. Attends un peu, mon gaillard... Tes racontars, tu peux te les coller où je pense, vu ?

Louisette se tordait les mains ; comment pouvait-il alléguer de telles insanités ? Avait-il vraiment suivi Alix ce soir-là ? Merde, alors il avait bien dû voir qu'elle n'avait rien fait pour encourager cela ! Il fixait la jeune fille de ses mirettes pleines de malice. Un vrai saloupiau qui ne voulait que semer la zizanie ; ça allait barder au retour du patron ! Elle cogitait. Avait-il vraiment vu quelque chose, oui ? Mais quoi ? Quel mal avait-elle à se reprocher ? Alix avait perdu les pédales en se rendant compte que sa femme venait de mourir ; c'est bien ce qu'elle avait compris. La peur du gendarme lui revenait du fond de son crâne.

Quand il prit à nouveau la parole, elle se sentit de plus en plus mal à l'aise.

— Tu es un beau brin de gonzesse ! Une belle fille ! Pourquoi un vieux cochon comme le patron devrait-il en profiter tout seul ? C'est pour ses sous que tu couches avec lui ? Alors, ou tu le fais aussi avec moi, ou je vous dénonce. Tu as jusqu'à ce soir pour te décider. Après la traite, j'irai dans la grange. À toi de choisir : un petit coup en passant, ou la taule, ma jolie !

— Laisse-moi tranquille ! On verra bien si tu garderas ta superbe devant le maître... attends donc qu'il soit là !

— Les gendarmes, ou une nuit avec moi ; c'est ton choix.

Jules fila, heureusement sans se retourner car elle venait de lancer un couteau dans sa direction. L'objet métallique rebondit sur la porte prestement close par l'ignoble individu qui s'enfuyait. Elle se massa la nuque, se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir dire ou faire. Alix ne voudrait pas la croire, sans doute ; et puis ce n'était pas trop des trucs à raconter, surtout qu'il ne devait pas être fier de ce qu'il avait osé faire cette fameuse nuit. Elle ne savait plus comment s'en sortir. Les gendarmes étaient également sa hantise. Elle ne les avait jamais aimés, trop peur de ces uniformes qui la tétanisaient depuis toujours.

Jeannot rentra le premier. Sa bouille montrait clairement son chagrin. Elle saisissait bien sa peine, mais pour la partager, il aurait fallu avoir l'esprit plus libéré ; Jules avait réussi au moins ce tour de force. Perturbée, Louisette ne savait pas réagir sainement.

— Ton père n'est pas remonté avec toi ?

— Non, ma pauvre Louison. Il est allé à la gare pour accompagner Albert, et on ne sait pas s'il pourra revenir de sitôt : il n'avait une perm que pour l'enterrement.

Une sorte de gros sanglot accrocha les oreilles de la fille. Se retournant, elle vit Jeannot qui écrasait une larme. Mue par un instinct quasi maternel, elle se rapprocha de lui.

— Ne pleure pas, mon Jeannot. Tu sais, c'est dur la vie, parfois. Mais tu es comme moi, jeune, et on va s'en sortir.

— Oh, Louison ! Ma Louisette... si tu n'étais pas là, comment on ferait ?

— Vous auriez une autre bonne, tout simplement. Allons, ne sois pas triste ; Hélène ne le voudrait pas.

— Tu as toujours les mots pour me calmer. Tu sais, je crois que je t'...

— Tsitt-tsitt ! Pas de grande sérénade : c'est juste un mauvais moment à passer.

— Tu... tu as sans doute raison, mais je suis bien près de toi.

— Tu veux boire un coup ? Il reste un peu de vin que les gens n'ont pas bu.

— Non, ne bouge pas, reste là, près de moi. J'aime te savoir toute proche, ça me réconforte.

La porte venait de s'ouvrir silencieusement. Sur le perron, Alix regardait son gamin, la tête posée sur la laiterie de Louisette et quelque chose se mit en branle dans sa poitrine.

— Dites donc, vous deux ! Vous croyez que c'est le moment de vous relécher ? Tu n'as pas honte, Louisette ? On vient juste de mettre en terre ma pauvre femme. Quant à toi, mon cochon, fiche-moi le camp de là ! C'est-y des manières de se coller aux basques des filles ?

La gamine regardait et écoutait, terrorisée, les paroles méchantes du patron. Jean déguerpit à la vitesse grand V vers la grange ou sa chambre. Dans un regard embué, elle vit ce grand gaillard qui, dans ses habits du dimanche, ne se retourna même pas. Il n'avait pas tenté une seule parole pour la défendre. Cette solitude pesa soudain si fort sur la jeune fille qu'elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Pourquoi tous les hommes étaient-ils ainsi après elle ? Elle n'entrevoyait aucune issue à cette situation. Alix avait le regard mauvais, celui des types qui ont picolé. De plus, il sentait le pinard à trois pas... le chagrin ne légitimait pas tout !

⋆

Louisette, plus seule que jamais, sentit dans les semaines qui suivirent le poids de cette écrasante charge qui reposait sur ses épaules. Elle devenait peu à peu la femme de la maison ; entre lessives, repas, vaches et autres tâches, elle n'avait plus vraiment d'instants pour songer à la disparition de sa mère. Parfois, mais de plus en plus rarement, l'image de Pierrot revenait la hanter, la nuit. Elle avait toujours un mal fou pour s'endormir tant elle épiait les moindres craquements des lames du parquet. Sa pire crainte était que le maître revienne à nouveau, mais il se contentait de

donner des ordres brefs, jamais amicaux. Elle n'était pas allée non plus à ce fameux rendez-vous ultimatum fixé par Jules.

Bien entendu, l'autre s'était bien gardé d'aller raconter quoi que ce soit à quiconque, mais il restait une menace potentielle non négligeable. Jean, lui, continuait à la bouffer des yeux, comme si elle était devenue pour lui la Madone, celle représentée à l'église sur des tableaux. À l'office, elle s'y rendait tous les dimanches désormais avec le reste de la famille, et même le commis mettait ses plus beaux atours pour la cérémonie. Le gros curé la saluait comme si elle était une de ses ouailles depuis des lustres. Alors quand le père Aubert fut invité à la maison, il n'y eut rien à redire. Elle dut, ce dimanche-là, préparer un repas de fête ; la cochonnaille serait sur la table.

Au milieu du repas, le prêtre – qui avait un vrai penchant pour la dive bouteille – se fit plus causant. Et malgré les tentatives désespérées d'Alix, il ne sut pas se taire.

— Alors, mon enfant, des nouvelles de notre assassin ?

— Pardon ? Je ne comprends pas, Monsieur le Curé.

— Oui, ce cheminot qui voulait violer votre mère et qui l'a tuée... vous avez des nouvelles ? Les gendarmes l'ont-ils attrapé ?

— Mais...

— Bon sang ! Mon père... j'avais gardé le secret : Louisette n'est au courant de rien.

— Mais... alors maman est morte elle aussi ? Et Pierrot ? Où est-il ? Pourquoi personne ne m'a rien dit ?

— Calme-toi, ma belle. La peste soit des ivrognes, dussent-ils être du clergé ! Bon Dieu, ne pouviez-vous pas vous taire ?

— Je suis désolé, je vous croyais au courant... mais pourquoi ne l'avez-vous pas affranchie ?

— Ça aurait changé quoi ? À part la perturber... elle ne pouvait être en rien impliquée puisqu'elle se trouvait ici au moment de ces faits.

— Vous auriez pu être charitable, m'éviter par là même un impair difficile à rattraper. Quant à votre frère, ma fille, personne ne sait où il est passé. Sans doute l'assassin l'a-t-il aussi emmené, voire pire...

Le ciel serait tombé sur la caboche de Louisette que cela n'aurait pas été pire. Maria ne pouvait donc plus donner signe de vie. Le facteur et Alix le savaient donc ? Mais Pierre ? Où se trouvait-il ? Personne n'aurait donc pitié et le recherchait ? Elle essaya de se souvenir depuis quand l'argent était revenu, depuis combien de temps le maître le mettait à la poste pour elle ; au moins six longs mois ! Alors, depuis tout ce long silence, Pierrot était introuvable ? Sa poitrine serrée tendait le tissu de sa robe. Les visages étaient tous tournés vers elle. Ils voyaient tous cette eau du cœur qui suintait de ses yeux. Jules s'était levé ; c'était le bien le dernier auquel elle aurait pensé pour faire un tel mouvement. Sa patte balourde avait frôlé la menotte qui paraissait minuscule dans celle du garçon.

— Ne t'inquiète pas, Louison ; ils vont le retrouver et il ira dans une bonne famille.

Pas moyen de décrocher un mot ! Les mâchoires serrées à s'en briser, la jeune fille ne voyait plus rien de ce qui l'entourait. Les autres continuaient de dialoguer, et ce n'était plus qu'un gros bourdonnement qui lui compressait les esgourdes. La main du commis ne l'avait pas quittée. Jeannot lui aussi, avec un verre de picrate devant lui, ne bronchait pas. Peur d'être taxé par son père de favoritisme, ou mieux encore, d'être épris de la donzelle ? En attendant, seul Jules se montrait plus aimable. Et malgré ses réticences, Louisette lui en sut gré. Le curé but encore un ou deux verres, suivi en cela par un Alix fort poli.

Elle avait laissé les convives à leurs bavardages inutiles. Sur le lit, la jeune fille se prit la tête entre les mains et là, loin de tous, elle se mit à sangloter. Les images qui tournaient dans sa tête étaient celles de sa maman qui lui donnait la main, celle de

ce papa trop vite parti. D'autres aussi, telles que cette nuit où le maître était venu dans sa chambre. Elle ne pouvait pas réprimer ces soubresauts que son corps faisait ressurgir à la surface, comme pour libérer un trop-plein de malheurs. En bas, le curé venait de repartir, marchant sans doute en zigzaguant sur les chemins. Peut-être aussi adressait-il des remerciements à un Seigneur pas forcément des plus sympathiques envers elle. Elle entreprit de s'aliter.

La maisonnée semblait d'un calme trop... complet ; le calme avant la tempête ? Alors qu'elle somnolait, des grattements suspects lui parvinrent de la fenêtre. Comment ? Qui pouvait bien tapoter contre les vitres à une pareille heure et à cette hauteur ? Elle fit un bond sur sa couche et s'empressa de rallumer sa lampe à pétrole. S'approchant lentement de la lucarne, elle crut tout d'abord avoir rêvé. Puis, comme un autre bruit persistant venait du même lieu, elle tendit son cou vers les deux vantaux fermés. Un visage hilare scrutait l'intérieur de la piaule, visant la lumière mouvante qu'elle tenait.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Ce n'est pas des heures ni des endroits pour venir frapper chez les gens !

— Chut ! S'il te plaît, ne réveille pas toute la carrée. Laisse-moi entrer.

— Donne-moi une seule bonne raison de ne pas crier, veux-tu ? Allez, une seule !

— S'il te plaît... ouvre-moi. Si le patron me trouve ici, ça va être ma fête, et puis la tienne aussi sans doute.

— Je n'ai rien à voir là-dedans, moi...

— Oh, mais je dirai que c'est toi qui m'as demandé de venir cette nuit.

— Menteur, va !

— La fin justifie les moyens. Voyons, laisse-moi entrer ; je ne veux que te parler.

— Qui me dit que tu seras... gentil et que ne chercheras pas à...

— À quoi ? Tu penses vraiment que je veux te violer ? Tu es encore plus folle que je ne le croyais. Allez ! Vite, ouvre la fenêtre, sinon il va rappliquer.

— Tu as déjà tenté une fois de le faire ; alors pourquoi devrais-je te croire cette fois ?

— Je n'ai jamais rien essayé, ni avant, ni maintenant ! Et pourtant, je te jure que tu es à mon goût. Mais je ne suis pas là pour te faire du mal.

— File d'ici ! Tu me parleras demain.

— Non, on n'est jamais seuls dans la journée ; et puis demain... je vais partir. C'est fini pour moi ici. Les moissons sont rentrées, les foins aussi, et il n'y a plus de travail pour moi. Alix me l'a dit cet après-midi.

— Tu vas... vraiment partir ?

— Oui, mais avant il faut que je te parle. Allons, ne soit pas idiote ! Ouvre-moi, s'il te plaît.

Devant les supplications du jeune homme, Louisette ouvrit en grand les deux battants de la croisée. L'autre sauta souplement sur le plancher. Elle se recula, jugeant – mais un peu tard – qu'elle avait sans doute fait une grosse connerie en le laissant lui rendre visite au beau milieu de la nuit. Si jamais le maître l'entendait... elle serait congédiée elle aussi sans plus tarder.

— Ne t'inquiète pas. Je suis passé par là parce que je ne voulais pas que Jeannot me sache chez toi. Et puis je veux que tu te mettes en tête que je n'ai à aucun moment, ni maintenant ni jamais, tenté de te faire le moindre mal. Et si tu m'avais mordu comme tu me l'as affirmé, j'aurais eu des marques.

— Peut-être que je n'ai pas croqué assez fortement ? Bon, qu'as-tu de si urgent à me dire ?

— Ben... voilà, j'ai pensé que... en repartant demain je pourrais passer par vers chez ta grand-mère. J'irais voir et j'essaierais de savoir ce qui s'est passé pour ton frangin.

— Pourquoi tu ferais ça... surtout que nous ne sommes pas vraiment des amis ? Et puis comment tu saurais où elle reste, ma grand-mère ?

— Je n'en sais rien, je venais justement te le demander. Tu sais, moi, je suis seul au monde : plus de parents, pas de famille. Alors, que j'aille à Paris, à Vesoul ou ailleurs... une place, c'est une place, et mes mains travailleront toujours bien dans n'importe quelle ferme de France.

— C'est dans le pays d'à côté, vers Troyes ; tu vois où ça se trouve ? Un petit bled. Ça s'appelle Sainte-Savine. Je n'y suis allée qu'une seule fois et je ne me rappelle plus trop. Mais pourquoi tu ferais un voyage comme celui-là, juste pour moi ?

— Tu n'as pas une petite idée du pourquoi ?

— Ben... non, pas vraiment.

— Tu fais exprès ou quoi ? Tu n'as jamais senti que je ne voyais que toi ici ? Que si je suis encore là, c'est seulement pour pouvoir te regarder tous les jours ? Demain, je serai malheureux de ne plus voir ta trogne.

Des yeux ronds sortaient des orbites de la jeune fille. Il paraissait sincère. Mais que voulait-il lui faire comprendre ? Elle avait acquis la certitude qu'il lui avait passé la main aux fesses un soir dans la grange, qu'il était prêt à recommencer, et le voilà qui lui débitait des salades.

— Tu pourrais m'en dire un peu plus sur ton frangin, si tu veux que j'aie une chance de le retrouver ? Tu vois : comment il est, où il vivait ; enfin, des détails qui me permettraient de le retrouver... peut-être. Mieux, tu n'as pas une photographie ?

— Non, j'ai rien du tout. Juste mon père.

— Il ne ressemblait pas à ton père ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Il a dû beaucoup changer, depuis ces longs mois...

— Ouais, bon, je ferai avec ça. J'ai droit à un petit bécot quand même avant que j'aille me pieuter ?

— Chut ! Écoute : c'est Alix qui va se coucher.

Dans les escaliers, les pas sourds du patron s'appesantissaient sur chaque marche. Signe qu'il était bourré. Il mit un long moment à gravir cette montagne de bois puis il s'arrêta devant la porte close. Sa main s'abattit lourdement sur la clenche, la tourna, mais la porte résista. Il força encore un instant puis il s'éloigna en maugréant des mots que ni elle ni lui ne comprirent.

— Quel vieux salaud ! Sa femme n'est même pas encore complètement froide que déjà... Tu avais fermé la serrure à clef ? Maligne et prudente... Bon, je dois filer.

— Attends ! Ne pars pas aussi vite. Montre-moi tes pognes.

Le garçon leva les deux mains vers la lampe. Il les fit passer devant la lueur tremblotante, et l'inspection qu'elle en fit ne lui apporta rien de neuf.

— Tu pensais y trouver la trace de tes crocs ? Idiote, puisque je te répète que ce n'était pas moi.

— Alors qui était-ce, ce soir-là ?

— J'en sais rien, mais nous ne sommes pas très nombreux à la ferme, non ? Tu peux facilement en déduire que...

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot supplémentaire ; Louisette avait avancé sa figure près de la sienne et avait spontanément collé sa bouche sur celle du garçon. D'abord surpris, il répondit à ses avances. Il laissa sa langue errer dans le palais de la fille qui ne savait même pas embrasser. Il s'y reprit à plusieurs fois pour qu'enfin elle comprenne ce qu'il voulait. Les langues se caressèrent et leurs salives se mélangèrent. Quand elle n'eut plus de souffle et qu'elle le repoussa gentiment pour reprendre un peu d'air, il la laissa une fraction de seconde et se recolla à elle, telle une sangsue. Battre le fer pendant qu'il est chaud... un bien bel adage populaire !

Julot avait le sentiment que Louisette s'ouvrait à la vie. Oh ! Pas la grande vie, non, seulement celle d'une femme nouvelle, celle d'une amante qui apprenait ce que le mot « amour » signifie. Il prit mille précautions pour amener la jeune fille sur le lit. Malgré

ses réticences, elle le laissa faire. Le souvenir des pattes du maître, cette manière d'entrer en elle, elle n'en voulait plus. Alors quand le commis se mit à la caresser un peu partout d'abord sur ses nippes et ensuite sur sa peau qu'il avait dénudée, elle sentit que son corps réagissait d'une façon plutôt étrange. La chaleur qui lui parcourait l'échine surtout lui faisait un peu peur. Ce qui lui arrivait lui fichait la frousse.

Son ventre tout entier s'était mis à frémir. Puis, comme des crispations lui couraient partout dans les muscles. Elle aimait ces sensations aussi diverses que bizarres. Le gamin lui toucha le front, et ses doigts doux parcoururent son cou. Ils sympathisèrent avec la naissance de ses seins, et lentement, comme pour ne pas les effaroucher, ils entreprirent de bien savantes circonvolutions sur leur pourtour. Délicieuses manœuvres d'un ouvrier agricole qui l'emportait sur une vague de nuit, elle se sentait princesse d'un instant, reine d'un soir. « Ma princesse... » lui avait dit un jour son père ; et là, le prince charmant avait un prénom : celui de Jules.

Il tripotait tout ce qu'il découvrait, dans le noir de la chambre. Sans se soucier de ce qu'elle en pensait, il avait d'un souffle tué la lumière et ses mains avaient entrepris de singulières danses. Rien de comparable avec ce qu'elle avait subi quelques semaines plus tôt. Non, c'était tellement mieux, tellement bien que sa poitrine se soulevait, impatiente de cette attente. Tout entier, son esprit de femme réclamait une caresse qui lui faisait peur, mais dont elle ne voulait rien ignorer. Elle n'avait qu'une seule vraie crainte : celle de ressentir à nouveau cette déchirure qu'Alix avait fait naître dans son ventre. Quand, contrairement à ce qu'elle croyait, le garçon vint lentement avec la bouche écarter la touffe de ses poils bruns, elle sut que celui-là serait le vrai premier : l'autre ne compterait plus que pour du beurre.

Jules avait le sexe dur qui piaffait d'impatience comme un cheval à son premier galop. Il savourait avec une joie non feinte le goût de ce fruit encore vert. La fille aux cheveux bruns avait les jambes

largement ouvertes et ses menottes le forçaient à rester dans la fourche de ses cuisses. Sa langue montait pour mieux redescendre le long de ce couloir qui s'entrebâillait. Une claire mer laissait apparaître un peu de ses embruns. Elle réagissait plus violemment qu'il ne l'aurait cru. Oh, il n'avait pas une grande expérience de la chose, mais une fois il l'avait fait cela avec la mère Joseph. « Une pute ! » comme disaient les gens de son village. Elle lui avait montré comment faire ; il en avait eu pour ses quatre sous !

Mais là, cette Louison, c'était bien meilleur, plus fabuleux, et dans sa caboche de fermier il sentait que quelque chose se passait. Il vibrait pour cette fille. Il n'aurait pour rien au monde cédé sa place à un autre. Et pourtant la position qu'il avait sur ce lit pas très large lui cassait les cervicales. En plus, elle appuyait sur sa tête, mais malgré cela il ne se plaignait de rien. Alors, quand sa salive eut bien humidifié l'aigue aux senteurs marines, il y plongea délicatement la pointe de cette langue de serpent. Elle se raidit ; de cela, il eut conscience. Mais c'était pour mieux le cramponner ! La demoiselle aurait-elle apprécié sa venue ? Il chercha à soulager son cou prêt à se rompre.

Dans l'effort qu'il fit pour ne pas quitter la conque aux saveurs épicées, il se retrouva allongé de tout son corps contre celui de sa compagne d'un soir. Ce qui amena son ventre, et même son bas-ventre, au niveau de la bouille de la belle. Toujours vêtu, il frottait sa braguette contre cette face qui entrait dans la tenaille de ses longues guibolles. D'une main peu sûre, il en chercha les boutons, mais il ne parvint pas à ses fins. Alors, comme par miracle, Louisette ne voulant pas être en reste se mit en devoir d'ouvrir la cage pour libérer cet intrigant oiseau raide. En tremblant de partout sous l'effet de la peur, mais surtout sous les coups de langue qui continuaient leur pèlerinage, elle parvint non sans efforts à extraire de sa gangue de velours côtelé le panache fier qui folâtra presque immédiatement avec son menton.

Comment cette trique d'un nouveau genre s'incrusta-t-elle entre ses deux lèvres ? Mystère. Toujours est-il que cette barre chaude se retrouva bien au chaud dans un nid douillet où une langue avide s'en pourléchait. Gestes innés, gestes immuables ; gestes de femmes. Elle sut d'emblée que Jules adorait cette autre forme de câlin. Ses mains désormais inutiles trouvèrent elles aussi un terrain de jeux sur le postérieur qui se trémoussait, toujours caché dans sa housse de tissu. La bête qui allait et venait dans sa bouche avait des soubresauts inouïs. L'homme tempérait les ardeurs de la fille, comme pour la guider dans ces attouchements terriblement intimes. Lui désormais se servait de ses doigts pour fouiller, pour explorer la grotte qui débordait d'une rosée au goût délicat.

N'y tenant plus, surmontant cette peur panique provoquée par une expérience malheureuse et surtout non souhaitée, Louisette fit comprendre au garçon qu'elle désirait autre chose. Elle donnait de petites tapes sur les cuisses habillées de ce gaillard qui avait beaucoup de mal à sortir de son V du bonheur. Pourtant, avant de se mettre sur elle, missionnaire rempli de joie et d'espoir, il entreprit un strip-tease éclair. En un clin d'œil il fut aussi nu qu'elle l'était. Alors, et seulement à cet instant-là, il fit comme Alix. À cette différence près que là, elle attendait et désirait sa venue. Elle fut immédiatement comblée, dans tous les sens du terme. Le long poignard se fraya un chemin d'autant plus facilement que la voie se trouvait être largement lubrifiée.

Souffle coupé, elle se berçait au rythme des coups de reins du bonhomme. Lui se rendait maître d'un autre monde, de son corps de femme, et avec fierté il s'évertuait à régler ses mouvements sur les gémissements étouffés de la jolie rousse-brune. La peur du début avait cédé la place à un bien-être, et elle se laissait faire sans interrompre ces sensations nouvelles et délicieuses ; mais il n'avait nulle intention d'arrêter la fête charnelle en si bonne voie. Le lit de coin grinçait, et les bruits un temps retenus par la gorge féminine finirent par exploser dans la nuit de la chambre. L'ivrogne

dormait-il, ou bien demain saurait-il rappeler à la jeune fille les excès de la soirée ?

Elle n'en avait cure ! Que pourrait-il lui faire qu'il n'ait déjà tenté ? Enfin elle connaissait ce pour quoi les hommes et les femmes du monde se retrouvaient, ce bonheur de faire avec l'assentiment de l'Église ce que ces deux-là faisaient en se passant de son consentement ; le péché n'en était que meilleur ! Alors quand une forme inconnue de spasme envahit le ventre de la jeune fille, elle se livra totalement, hurlant et criant sans se préoccuper de qui pouvait bien l'entendre. Lui aussi voulut – mais un peu tard – arroser le persil, et le jet qu'il cracha se perdit pour partie dans les méandres et replis féminins d'une Louisette aux quatre cents coups.

Allongés, serrés l'un contre l'autre les mains jointes, ils tentaient de partager le peu de place disponible. L'un sur l'autre, c'était jouable ; l'un à côté de l'autre, ça se corsait pour de bon. Alors ils parlèrent, et parlèrent encore. Longtemps, presque jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Elle lui narra par le détail la maison de sa grand-mère, les malheurs qui avaient fait de sa vie un long cauchemar. Il ne répondait que par un oui ou non bref, laconique. Puis à l'heure du lever, il insista encore pour une seconde tournée. Comme il devait partir, elle ne se fit pas trop prier. Cette fois elle fut l'amazone, celle qui chevauchait un pur-sang. Mais si sa jouissance fut de nouveau là, le sentiment de vitesse ne lui convint pas.

L'oiseau, son accouplement terminé, reprit le chemin des airs. Par le même sentier que pour sa venue, il disparut dans le reste de nuit qui les entourait. Le cœur de la jeune femme battait pour ce Julot devenu son Jules une nuit durant. Déjà, dans la chambre attenante, le maître s'ébrouait. Mais dès son lever, il trouva sur la table le bol quotidien d'un café fumant et son esprit encore brumeux laissait entendre qu'il avait fait une sorte de cauchemar. Des cris et des bruits avaient agité son sommeil d'ivrogne. Il se promit, en mémoire de sa pauvre Hélène, que dorénavant il modérerait ses

soifs, et sans doute celles du curé par la même occasion. Il se tut, et personne ne vint lui apprendre la nouvelle. Jeannot lui non plus n'avait rien à dire au réveil, mais là, c'était ainsi tous les jours de l'année ; alors tout était pour le mieux. Son ami du soir, lui, vint un peu plus tard. Ses yeux reflétaient une sorte de fatigue, bien légitime sûrement.

L'Eustache d'Alix venait de couper court au petit déjeuner. Jules se leva, salua tout le monde et tendit une main de mendiant. Ce n'était pas le tout de travailler, encore fallait-il que le maître allonge la monnaie.

— Tiens, mon garçon. Toute peine mérite salaire.

L'enveloppe qui changeait de main avait peu d'épaisseur. Le garçon ne recompta pas. Il colla le précieux sésame dans sa poche de veste et, son baluchon sur l'épaule, il salua toutes les personnes présentes, en commençant par le maître des lieux, comme il se devait. Ensuite il serra la main de Jeannot et lui fit un clin d'œil. Il eut la brève envie d'embrasser – ou tout au moins de serrer sur son cœur – la jeune femme, mais il se retint au dernier moment. Dans un murmure, comme pour sceller cet adieu, il se pencha vers elle et son oreille.

— Prend bien soin de toi, ma jolie. Attends-moi ; je reviendrai dès que j'aurai des nouvelles, je te le promets.

Il avançait vers la porte, mais il se retourna encore une dernière fois, et pointant son doigt vers le fils de patron :

— Jeannot, je te la confie. Prends-en bien soin : tu auras des comptes à me rendre à mon retour.

L'autre souriait niaisement, comme si ces paroles le dépassaient largement. Il tendit la main dans le but avéré de serrer celle du commis qui les quittait. Alors, sous les yeux horrifiés de Louisette, une sorte de cicatrice ronde faisait une marque bien visible sur l'avant-bras, juste à la jointure du poignet. Un dernier coup d'œil à sa brune et Jules prit la route. Tout au bout du chemin, il sembla

à la jeunette que le gaillard s'était arrêté, que son bras s'était levé en signe d'au-revoir ; mais avait-elle vraiment vu ce mouvement ?

Ils n'étaient plus que trois à la ferme ; « Les Arpents » avaient comme un air nouveau, un air de fête. Dès le départ de Jules, Louisette avait questionné Jeannot sur sa blessure, mais il avait trouvé une excuse : une griffure faite dans la clôture de fils de fer barbelés du parc à vaches.

Soudain, Louisette aurait aimé chanter, mais cette blessure avait ouvert une sorte de peur. Peur de demain. Peur de ne plus revoir celui qui finalement n'était pas vraiment l'homme qu'elle croyait. Peur de ces gens qui l'entouraient.

Les nouveaux beaux jours

Les mois s'envolaient, d'autres saisons aussi, et la petite jeune fille devenait une dame. Elle restait parfois des heures à surveiller, de la fenêtre, le chemin qui montait vers la ferme. Ce printemps nouveau commençait avec les arbres qui se réveillaient d'un long hiver. Elle vit la première un étrange camion qui apportait de longs troncs d'arbres bien lisses. Alix avait fait venir aussi un drôle de type. Armé d'un tournevis, d'une chignole et de fils gainés de tissu rouge, noir, bleu ou marron, il installait des bidules qui couraient le long des murs. Il fit ainsi le tour de toutes les pièces de la maison. Jeannot jurait les grands dieux que quand tout serait terminé, la ferme serait... moderne.

À l'extérieur, les grands bois étaient, quant à eux, dressés par des hommes casqués, et d'autres fils y furent pendus. Ça faisait des raies dans le ciel bleu de ce début de mars. Puis les mêmes gaillards posèrent sur le mur du charri[5] une sorte de boîte où arrivait seulement un gros câble noir. Alix appelait ça « un compteur », et Louisette avait beau regarder ce truc, elle n'entrevoyait pas comment ceci pouvait changer la vie des gens. Le type qui avait lui aussi fini de coller des gaines de plomb partout dans toutes les pièces plaçait au bout d'étranges boules de verre. Tout le monde semblait se réjouir de ces innovations bizarres. Mais la jeune fille ne comprenait pas tout.

5. Entrée des granges vosgiennes ; endroit où l'on battait le grain.

C'était un lundi soir ; de cela, elle s'en souviendrait toute sa vie. Le type avait lui aussi relié ses fils à ce compteur menaçant qui apeurait Louisette. Elle avait tout juste achevé la traite du soir. Le patron et Jeannot se trouvaient attablés à la cuisine. Ils buvaient le canon avec le gaillard qui s'approcha en rigolant de la jeune fille. Il saisit la main de Louisette.

— À vous l'honneur, Mademoiselle. Allons, n'ayez pas peur.

— Mais...

— Allons, vous ne craignez rien. Vous voyez ce bouton marron contre le mur ? Appuyez simplement dessus et vous comprendrez.

Le poignet soutenu fut avancé vers ce bidule qui était fixé au mur, et elle fit comme on lui demandait. Immédiatement, le petit globe de verre que les hommes appelaient « ampoule » se mit à briller. Il faisait comme un soleil dans la pièce. Si fort que Louisette mit ses mains devant ses yeux. La cuisine était illuminée comme en plein jour alors qu'il était onze heures du soir. Pour s'assurer que c'était bon, le gaillard lui fit faire, en lui tenant toujours la paluche, toutes les piaules de la ferme. Partout après son passage, le soleil de minuit inondait les meubles et les gens. Même l'étable où les vaches s'agitaient dans ces rayons de soleil d'un nouveau genre, même là, la lumière laissait voir tous les détails.

— Tu vois, Louison : c'est beau, hein ? Et puis tu ne sais pas ? Eh ben... Albert va rentrer bientôt. Il nous a écrit. Il a la quille dans quelques jours. Terminée, sa vie de troufion. Le père aussi est content, même s'il ne le montre pas.

— Et ça va servir à quoi de voir clair la nuit ? Je vais devoir travailler encore plus ?

— Mais non, nigaude ! Tu pourras lire si tu en as envie, faire du tricot devant la cheminée sans t'user la vue aux reflets de la lampe à pétrole. Sans compter qu'on pouvait foutre le feu avec ces saloperies de lanternes.

— Moi, je l'aime bien, ma lampe ; ça me fait peur votre... électricité.

— Bientôt, tout le monde aura ça : toutes les maisons de France et du monde.

— Ben... il va en falloir des kilomètres de vos fils, alors...

— Et tu ne connais pas encore la meilleure... Papa va te faire mettre l'eau sur la pierre à eau. Avec des tuyaux et des robinets, elle viendra toute seule à la maison. Nous n'irons plus la tirer au puits.

— Il va faire cela, Alix ? Mais ça va coûter des sous...

— Ouais ! C'est parce qu'Albert, il ne revient pas tout seul. Il nous ramène une femme.

— Une femme ? Comment ça, une femme ? Où a-t-il bien pu dégotter une femme ?

— Il paraît qu'elle est alsacienne. Mais elle parle français d'après lui.

— Et Alix fait tout cela pour la... copine de son fils aîné ? Elle en a de la chance, celle-là !

— Tu vas aussi en profiter un peu, qu'en penses-tu ?

— Je n'ai pas d'avis... Moi, Jeannot, j'attends surtout des nouvelles de Jules et de mon Pierrot.

Elle repartit vers ses occupations, ayant pris bien soin de refermer derrière elle toutes ces lampes qui devaient leur rendre la vie plus douce. L'eau sur la pierre, ça, c'était quand même plus sérieux que des rayons de lumière en ampoule. Quand elle eut tout rangé et qu'elle regagnait sa chambre, d'un geste mesuré elle pressa le bouton au bas des escaliers. Et alors elle comprit enfin : ça permettait de se déplacer la nuit plus facilement. Et puis de cette manière, les ombres deviendraient moins... menaçantes. Elle en était là de ses réflexions quand la porte de sa chambre s'ouvrit en grand.

Le maître était là. Il appuya lui-même sur ce qu'il nommait pompeusement « interrupteur », un drôle de nom pour un simple bouton. Il avançait posément, sans se presser. À deux mètres d'elle, il sentait le pinard. Il avait encore un coup dans le nez, comme à

chaque visite. Mais il lui paraissait moins dangereux, là, dans la lumière. Elle ne tremblait pas, cette lanterne sans pétrole. Il prit un grand soin pour refermer la porte derrière lui. Les yeux fixés sur la jeune femme, il ne parlait pas, ne demandait rien. Plus il s'approchait d'elle, plus Louisette reculait. Le regard de cet homme, ses yeux... il avait l'air halluciné.

— Non ! Non ! S'il vous plaît... Je ne veux pas !

— Tais-toi, nom de Dieu. C'est moi qui commande ici. Vas-tu te taire ?

Il venait de la jeter sur le lit, et sa main dégrafait déjà sa braguette. Elle tenta de le repousser, mais il avait une force du diable, le bougre de salaud ! L'affaire fut rapidement menée. Comme la première fois, il se servit du corps de la jeune femme sans chercher à savoir si elle en avait envie. Il cracha sa semence en elle et, son acte dégueulasse terminé, il rajustait déjà son pantalon. Alors, lumière ou pas, il y avait des choses qui ne changeraient donc jamais ? Cependant, Louisette devait reconnaître qu'il ne lui avait pas fait vraiment mal ; il avait seulement assouvi son envie. Le manque de femme pouvait s'avérer cruel... Immédiatement après cette pensée, elle se traita d'idiote : ce n'était pas une excuse.

Si seulement Jules était revenu... Mais depuis des mois et des mois, elle n'en avait plus de nouvelles. Il n'avait jamais donné signe de vie, pas un mot, rien ! Elle se mit à pleurer sur son lit. Une trace laiteuse lui coulait le long des jambes.

Au lever, elle fut suivie de près par Alix. Assis devant son bol de café fumant, il la regardait aller et venir ; il allait se couper une tranche de pain. Quand il leva les yeux sur elle, il n'eut pas le temps de réagir : elle avançait vers lui avec le grand couteau à désosser les viandes.

— Écoutez ! Si vous vous avisez de me retoucher encore une fois, je donne votre cœur et votre foie à bouffer aux cochons ! Je ne rigole plus. Et si vous dites un seul mot, je vous saigne comme un poulet.

— Hé, calme-toi ! Tu...

— Je quoi ? Vous croyez que vous avez le droit de vous servir de moi comme d'une paillasse ? Je suis quoi ici ? Un salaire de quatre sous, toujours à trimer pour vous autres, et quel remerciement ? Le patron s'adjuge le droit de me violer... J'ai bien envie d'aller voir les gendarmes et de leur raconter.

— Louison... pose ton couteau... on peut discuter, non ?

— Je parle, et vous la bouclez ! Plus jamais, vieux satyre, plus jamais ! Ne vous avisez plus jamais de me tripoter, sinon je vous fais votre fête. C'est compris ? ça ? Et si vous vous avisez de me foutre à la porte, je vous jure que je cours voir la maréchaussée. C'est compris, vieux salaud ?

— Oui, oui ! Ma pauvre Hélène...

— C'est ça ! Ça va être de la faute de votre malheureuse défunte maintenant. Sale lâche, va !

Il était blanc comme un linge. Devant ses yeux, le long coupe-coupe virevoltait et Louisette était comme hystérique. Il n'osait plus la ramener. Il baissa les yeux et promit tout ce qu'elle voulait. C'était vrai qu'il n'aurait jamais dû... mais il avait des envies de mâle, et la seule femme, c'était elle. Elle avait la haine et il s'en rendait compte soudain. Il n'y avait pas plus pris de plaisir que cela ; c'était juste comme qui dirait pour l'hygiène... mais il ne recommencerait pas de sitôt. Lentement, elle se calmait. L'autre ne mouftait plus. La moustache dans le jus, il tremblait. Colère ? Peur ? Un savant mélange des deux sans doute. Toute la journée elle bougonna contre ce vicieux, ce sale type. Oh, bon Dieu, s'il osait encore ne serait-ce que poser un regard pervers sur elle... elle le clouerait contre le mur.

Il ne refit surface que le soir. Elle venait de finir de mouiller les fromages [6] quand il entra en coup de vent.

6. Mouiller les fromages : dans les caves des fermes vosgiennes, chaque jour les fromages sont retournés et on passe dessus un linge mouillé d'eau salée, d'où l'expression.

— Louisette... tu es encore fâchée ?

Elle haussa seulement les épaules, ne se retourna même pas.

— Mets deux assiettes de plus ; il y aura bien de la soupe pour deux bouches supplémentaires ?

— Vous ne picolerez pas, ce soir ! Je n'ai pas encore besoin que vous veniez entre mes pattes...

— Non, non : c'est seulement Albert qui arrive. Tiens, les voilà !

— Ah bon ! Il nous ramène donc une fille de loin là-bas ? Metz, c'est près de l'Alsace, ça... Je n'aurais pas cru.

Les mots se perdirent dans le brouhaha de la porte qui s'ouvrait. Une femme à la stature imposante venait de pénétrer, à la suite d'Albert, dans la cuisine. Elle portait de longs cheveux noirs comme les ailes des corbeaux. Ses yeux se portaient sur tout ce qui l'entourait, comme si elle inspectait les lieux.

— Papa, voici Gertrude. Gertrude, mon père.

— C'est Alix, moi. Lui, c'est Jean, mon cadet ; et Louisette... la bonne. C'est aussi la fille de la maison. Tout le monde se connaît maintenant. Alors, sachez que nous avons tous une place à table et que c'est toujours la même. La vôtre sera... ici.

Voilà ! La messe venait d'être dite. Gertrude souriait comme une bécasse sans rien dire. D'emblée, Louisette n'aima pas cette fille au tour de poitrine imposant ; c'est vrai que sa laiterie était bien garnie. Albert, après avoir serré Jeannot contre lui, vint saluer la bonne. Le cadet, lui, se montrait encore une fois plus attentif aux avantages de la donzelle nouvelle qu'à la conversation qui occupait toute la famille. La soupe eut un franc succès. Les patates et le rôti de ce midi plaisaient aussi à la bru du maître ; elle en reprit deux fois.

⋆

L'animosité entre les deux femmes, immédiatement palpable, fut ressentie par les hommes. Aucun d'entre eux ne prit le risque d'affronter Louisette, surtout pas le maître qui voulait à tout prix

oublier l'incident précédent. Par contre, Gertrude tenta immédiatement de s'imposer comme la maîtresse potentielle des lieux. Sa qualité d'épouse du fils du patron lui faisait croire qu'elle pouvait profiter de cet avantage ; dans sa naïveté, elle commit plusieurs erreurs. La première, attaquer bille en tête la jeune fille qui se tapait tout le boulot ; la seconde, s'aliéner le jeune frère de son mari en voulant l'évincer rapidement.

Les jours qui suivirent l'installation du couple, la femme d'Albert commença à vouloir tout régimenter. Tout ce que faisait Louisette n'allait pas. Les reproches pleuvaient, et si au début les hommes de la maison s'amusaient de voir cette dragonne commander, les choses risquant de s'envenimer, Alix dut taper du poing sur la table. Il le fit d'une manière surprenante. Après le déjeuner de midi le dimanche, celui qui suivait l'office religieux, il ferma son grand « Eustache » et se leva.

— Bon. Pour les femelles de la maison, ici, c'est moi le patron. Albert le sera peut-être un jour, mais pour le moment, les ordres, ici c'est moi qui les donne.

— Vous dites ça pour moi, papa ?

— Je dis cela pour tout le monde ! C'est valable aussi bien pour Louisette que pour Gertrude ou Jean, voire même aussi pour Albert.

— Mais... je ne voulais que remettre deux ou trois choses en ordres, pas vous fâcher.

— Ouais ! Louisette travaille comme je lui demande. Mais si vous voulez faire les corvées à sa place, ça m'évitera de payer une bonne ; à vous de choisir.

Bien sûr, Louison avait baissé la tête. Un court instant elle songea que le vieux avait trouvé le moyen d'économiser ses sous et de se débarrasser d'elle. Puis elle comprit soudain qu'en fait il ne voulait qu'éviter une guerre ouverte entre « la Teutonne » – comme tout le monde l'appelait – et elle. Elle eut comme un

sourire entendu. L'autre trépignait de rage, mais elle la ferma. Albert n'allait sûrement pas chercher l'affrontement.

— Notre Louisette a déjà assez de malheurs sans en rajouter une couche. L'incident est clos ! Quelqu'un veut ajouter quelque chose à ce qui vient d'être dit ?

Un grand silence pesant planait au-dessus de la tablée.

— Bien. Alors, tout va pour le mieux. Louisette, tu peux servir le café.

La bonne s'était levée et la cafetière laissa couler un jus bien noir dans les verres de vin vides. Gertrude était rouge coquelicot. Elle regardait par en dessous la jeune fille qui servait sans un mot. Le café bu en silence, les hommes repartirent dans la cour. La messe n'arrêtait pas le travail de la ferme.

— Tu es sans doute contente d'avoir créé un incident entre mon beau-père et moi ? Mais rira bien qui rira la dernière... Tu me paieras cela, fille de rien !

— Ça suffit ! Sinon je vais voir Alix et je fais mon baluchon. Moi, je sais travailler dur et il se trouvera bien une ferme pour m'accueillir dans la région. Les gens me connaissent et m'apprécient.

— C'est bon... fais juste ton boulot, mais je garde un œil sur toi.

— Je m'en fiche de vos avis de mijaurée. Vous ne méritez pas notre Albert.

— De quoi je me mêle, fille de rien, traîne-savate ? Allez, récure et va nettoyer le cul des vaches. Tu es grassement payée pour ce que tu fais.

— Vraiment ? Prenez donc ma place si ça vous chante, et on verra ce que vous savez faire.

Le retour d'Alix avait mis fin à la joute verbale des deux harpies prêtes à s'étriper. Gertrude était remontée dans sa chambre et Albert, quelques minutes après, l'avait suivie. Le dimanche était le jour du Seigneur, alors ne se faisait que l'indispensable. Alix réclama un autre café, et peu de temps après des beuglements

significatifs démontrèrent que le fils de la maison honorait bien sa bourgeoise. Un enfant naîtrait-il de ces manœuvres dominicales ? L'avenir le dirait bien assez tôt. La vaisselle terminée que déjà il fallait que Louisette songe à pétrir la pâte pour le pain de la semaine.

Les dimanches, pour elle, étaient juste une antichambre de la semaine, une préparation à celle-ci. Elle prit tout de même quelques minutes au coin des fourneaux pour lire une page du journal. Un homme avait été arrêté dans l'Aube. Il avait tué des femmes, et toute une liste s'ensuivait, écrite dans la feuille de chou. La jeune femme ne prit pas la peine de lire les noms des victimes. Un sauvage de plus dans cette vie pourrie, ça ne l'intéressait pas vraiment : les hommes seraient bien toujours les mêmes barbares. Quand elle reposa la page, Alix était là qui la regardait. Il avait des yeux pisseux d'envie. Les frasques de sa bru et de son gamin l'avaient mis en appétit ?

— Ma pauvre Louison... toujours pas de nouvelles de ton frérot. Je sais c'est difficile pour toi, mais nous saurons, nous saurons un jour, c'est sûr. J'ai appris que notre Julot était dans la région. Je crois qu'il travaille au moulin des Corbières. Un bon gars, celui-là aussi.

— Ouais ? Ben pourquoi il n'était pas à l'office du dimanche ? Pas chrétien, tout ça...

— Tu sais, le moulin tourne aussi les dimanches, et la farine pour le pain n'attend pas les jours de semaine. Sans elle, pas de pain, ma belle. Ne t'inquiète pas trop pour ma bru... je saurai bien la remettre à sa place.

— J'ai vu ! Merci pour cela.

— Ça ne t'a pas donné des idées, à toi, ces couinements ? Tu imagines bien ce qu'Albert et elle faisaient ; tu n'as pas envie de...

— Plus jamais avec vous ! Vu ? Nous en avons fini avec ça. C'est bien clair ?

— Ne te fâche pas, c'était juste histoire de parler, et puis je ne suis qu'un homme.

— Un pourceau, vous voulez dire !

Il s'était tu, la regardant de travers en haussant les épaules avant de sortir vers le charri. Sûr qu'elle était capable de le couper en rondelles s'il... Enfin, il n'avait pas assez bu pour être fou de désir. Et puis l'information qu'il venait de lui donner valait son pesant d'or : Jules – son Jules – était dans le coin. Pourquoi n'était-il pas venu la rejoindre ? Elle aurait bien aimé le revoir ; et puis, qui sait, il avait peut-être des nouvelles de son frère Pierre. Elle irait traîner vers le moulin quand elle aura quelques minutes ; mais elle n'avait jamais assez de temps pour sortir. Un peu le dimanche, et encore... Alors elle écrasa une larme rebelle. La vie était mal foutue.

⋆

Le sommier de la chambre d'Albert et les cris de la boche qu'il devait chevaucher perturbaient le calme nocturne de la maison. Tous les soirs la sérénade recommençait. Les enfants ne se fabriquent pas autrement, mais l'Alsacienne avait la jouissance criarde, voire même hurleuse. Au moins son beau-père savait-il que son fils s'employait à lui usiner une descendance. Gertrude adoptait une autre technique maintenant vis-à-vis de la bonne : elle lui laissait encore plus de boulot et se plaignait que tout n'était pas net dans la maison. Alix, le patron, ne disait plus rien ; il se contenait d'écouter. Pas de remarques désobligeantes à Louisette : il avait compris que les choses ne s'arrangeraient pas entre la femme de son fils et leur employée.

Un soir par semaine, après la traite des vaches, la jeune femme devait monter dans le grenier à foin ; il fallait bien nourrir les bêtes. En ce début de nuit, elle s'activait à jeter dans le charri le foin nécessaire à alimenter le bétail pour les jours à venir. C'est vrai que les ampoules électriques s'avéraient bien utiles pour cette besogne

ingrate. Pourtant, quand elle fut d'un coup plongée dans le noir absolu, elle prit peur. Sa fourche à la main, elle eut l'impression qu'une ombre allait fondre sur elle. Elle n'avait pas même eu le temps de crier.

Culbutée dans le foin, elle sentait qu'une patte rampait sous ses cotillons. L'autre avait déjà les doigts qui folâtraient dans sa culotte et elle se débattait comme une diablesse. Non ! Ça n'allait pas recommencer une fois de plus ! Elle se sentait submergée par le poids d'un adversaire invisible, un ennemi qui allait encore lui faire subir les derniers outrages. Elle voulut crier, mais une pogne en travers de sa bouche l'empêchait de hurler à sa guise. Le gaillard avait une force de taureau. Elle allait succomber tout bonnement, se rendant bien compte de l'inutilité de ses mouvements.

Sans qu'elle comprenne ce qui arrivait, elle sentit qu'une force incroyable arrachait l'agresseur de son ventre. Dans l'obscurité, une bagarre s'engageait entre deux inconnus. Elle rassembla ses idées et d'un bond se laissa glisser le long de l'échelle de meunier qui donnait accès au grenier. Puis en tâtonnant, elle chercha le bouton de la lumière. Quand elle appuya dessus, tout s'illumina. Deux silhouettes roulaient dans la poussière d'herbes sèches ; deux gars en chemise se battaient comme des chiffonniers.

Elle se saisit de la fourche, et courageusement regrimpa les barreaux. Près des deux loustics qui écumaient, elle reconnut de suite Albert ; et ne voyant l'autre que de dos, elle supposa que c'était lui son agresseur. Elle cria. Albert se releva, se mettant en garde devant l'inconnu dont Louisette ne voyait pas les traits.

— Je vais te faire la peau, mon salaud...

— Sale violeur, tu vas voir de quel bois je me chauffe !

Le barouf était si conséquent que Jeannot accourut, suivi en cela par Alix, et derrière eux la Teutonne. Les hommes se saisirent de l'intrus et Albert, la fourche reprise à Louisette, allait l'embrocher si son père n'y avait pas mis le holà. Mais dans la lumière, les bras en avant, le fils aîné de la maison ne l'entendait pas de cette oreille

et s'approchait, les dents menaçantes. Il fit un geste ; un geste de trop. En faisant mine de donner un coup, il dévoila ses deux poignets. Et là, sur sa main qui enserrait le manche, une jolie trace rouge, faite de points pourtant déjà cicatrisés depuis un moment.

— C'est toi ! C'est toi qui m'as violée ! C'est toi, mon salaud ! Albert, tu as encore essayé tout à l'heure de me... tu vas crever !

— Hep là, jeune fille ! Ici, c'est moi qui commande. Attends voir un peu qui on a là ?

Il avait retourné brutalement l'homme qui avait défendu Louisette. La jeune femme en eut les jambes coupées.

— Jules... mais qu'est-ce que tu fais ici ? Julot, ce n'est pas possible...

— Si, c'est bien moi. Dès que j'ai eu un moment de libre, je suis venu te voir, et j'ai bien fait. Votre Albert est un salopard, Monsieur Alix. Je l'ai vu qui te guettait, ma pauvre Louison. Il était tapi dans un coin, et quand tu es montée je l'ai vu appuyer là-dessus.

D'un doigt, le garçon montrait le bouton en bakélite noir qui donnait ou reprenait la lumière.

— Après, j'en entendu que tu te débattais, ma jolie, et je suis monté. J'aurais dû toucher ce truc, mais j'en ai eu peur. Ensuite, eh bien nous nous sommes battus et vous êtes tous arrivés. Je crois qu'il a déjà fait ça une fois, mais notre Louisette l'avait mordu ; et s'il vous montre ses poignets, vous y verrez la marque des dents de la jeune fille.

— C'est vrai, ça, Albert ?

— Ne les écoute pas, papa ! Tu vois bien qu'ils ne nous aiment pas. C'est des menteurs et des va-nu-pieds.

— Ben, c'est ça... Montre donc tes poignets à ton père, racaille !

— Quoi ? Mon mari ne peut pas avoir fait ça à une fille de ferme. Vous racontez n'importe quoi !

— Ah oui ? Alors montre tes pognes, mon gaillard, ou je te fiche la raclée de ta vie. Montre-les à ton père !

— Alors, Albert ? Je peux voir ces poignets ?

— Laissez-moi tranquille. Foutez-nous la paix sinon je vous embroche ! Le premier qui fait un pas vers moi, je lui troue la paillasse. Je rentre de la guerre, moi, et je sais ce qu'il faut faire.

— Albert ! Fais pas le con ! Ça peut arriver à tout le monde de faire une connerie.

— Oui, mais deux fois là même, c'est pas permis. Je vais aller voir les gendarmes, Alix, je vous préviens. J'en ai assez d'être une paillasse pour les gens de votre famille et vous.

— Calmez-vous... nous allons trouver un arrangement.

— Foutez-les à la porte, papa ! Vous voyez bien que c'est à vos sous qu'ils en veulent.

— Toi, la Germaine, tu te tais. Ma décision est prise : ce soir vous bouclez vos baluchons, et toi et Albert, je ne veux plus vous voir chez moi demain matin. Quant à toi, mon garçon, merci d'être intervenu. Viens, on va boire un coup. Toi aussi tu viens, Louisette. Jeannot, avance. Laisse les deux crétins là faire leur valise. Viens, gamin, viens me raconter la grande ville, comment c'est.

Le calme revenu, ils étaient tous autour de la table. Le rouge dans les verres scellait l'alliance entre Jules et Alix. Jeannot, un instant perturbé par l'altercation entre son frère et les autres, ne semblait pas très joyeux. Dire qu'un soir Louisette avait cru que c'était Jeannot qui avait essayé une première fois... Mais il avait bien un bleu au poignet en serrant la main de Jules lors de son départ, il y a bien longtemps. Pourtant, oui, elle avait bien vu ce signe ; comme quoi une erreur reste toujours possible.

Elle apprit qu'Albert n'était pas seulement venu pour le décès de sa mère. Non, il était arrivé deux jours plus tôt mais avait fait la bringue en ville avec ses potes. Il avait perdu la boule et avait essayé de... la marque sur son poignet en était la preuve. Personne n'avait rien vu puisqu'il était reparti aussitôt l'enterrement fini. Et Jean, lui, s'était coincé la patte dans la porte de la grange.

— Allons, mon Jeannot, dis-toi qu'Albert, ce n'est pas très propre ce qu'il a fait. Je ferai les papiers chez le notaire et tu auras la ferme. Et vous deux, si vous voulez... je vous donnerai la terre des « Petits Arpents ». Elle est un peu rude et sauvage, mais avec deux bons bras, je crois qu'elle peut produire un bon grain de beaux épis...

— Pas deux bras, Alix. Non : quatre.

— Tu ne vas pas mettre Louison au boulot ; la tâche est rude, et c'est une femme...

— Non, bien sûr que non. J'ai retrouvé Pierrot, et il m'attend au moulin des Corbières. J'en connais une qui n'est pas près de le lâcher, son frérot !

— Oh... et pourquoi il n'est pas venu ? Mon Dieu, merci... Jules... merci.

— J'y suis pas pour grand-chose. J'ai lu un journal et je suis allé voir qui c'était, ce type qui avait tué des femmes dans le coin où ta mère vivait ; et là, j'ai rencontré un petit mendigot qui jouait de la mandoline. On a sympathisé, et quand il m'a dit s'appeler Pierre et avoir une frangine dans une ferme loin d'où il était, j'ai tout de suite compris.

Les larmes qui coulaient sur les joues de la demoiselle étaient un mélange de bonheur de ce frère retrouvé et de malheur pour sa pauvre mère.

— Bon. Eh bien tu vas coucher ici cette nuit, mon gars. Pas question de remonter au moulin en pleine nuit ; c'est trop risqué. Tu partageras ton lit avec lui, mon Jeannot.

— Tu ne ronfles pas, au moins ?

— T'inquiète pas, bonhomme ; tu auras ton repos... bien mérité.

— Vous savez, si vous nous donnez la terre des « Petits Arpents », on ne dira jamais rien à personne, Alix. Vous pouvez aussi garder votre Albert. Ne l'envoyez pas sur les routes battre la campagne. La leçon a été suffisante, je crois. Et puis au train où ça va, sa monture aura bien vite un poulain.

— Je sais bien, Louisette. Tu t'es toujours montrée bonne et généreuse, mais il a besoin d'une bonne leçon. Attendons demain.

Jean et Jules montèrent les premiers au lit. Mais dans la chambre, ils ne s'endormirent pas de suite. Jules guettait surtout les pas lourds du père Alix pour tenter de rejoindre la chambre de son amie. Quand enfin il entendit les marches grincer, il s'éclipsa par la fenêtre pour grimper sur celle de Louisette. Il n'eut nul besoin de frapper au carreau : les battants n'avaient pas été fermés. Il se retrouva sur le plancher en faisant le moins de bruit possible. Il chuchota dans la nuit qui l'entourait :

— Louison, ma Louison, tu dors ?

— Ben non, gros nigaud : je savais bien que tu allais venir. Comment il va, mon Pierrot ? Si tu savais comme j'ai hâte de le revoir, ce petit bonhomme !

— Petit ? Il a bien changé, tu sais ; c'est presque un homme aussi grand que moi, maintenant. Il joue de la mandoline comme personne...

— Comme c'est bête, la vie... Enfin, une chance que ce soir tu sois venu, sinon... Tu sais, entre Albert et sa femme, Alix et la ferme, je n'ai guère eu de temps pour penser à toi... à nous. Mais je sais bien que ça me fait plaisir que tu sois là.

— Dis, il fait un peu frisquet dans cette grande piaule, et je suis presque à poil.

— À poil ? Tu te balades comme ça ?

— Tu oublies que je suis censé être dans le pajot avec Jeannot. Tu ne voudrais pas que ce gourdin que je trimballe serve au petit cul du cadet de la ferme...

— Tu es idiot ou tu le fais exprès ? Allez, entre ! Viens dans les draps, mais fais gaffe de ne pas faire grincer le sommier : Alix pourrait bien venir te foutre son pied au derrière.

— Je crois plutôt qu'il serait jaloux, oui ! Il n'a jamais réessayé de...

— De quoi ? Bien sûr que non. Jamais.

Un pieu mensonge qui n'engagerait qu'elle, finalement. L'auteur des faits n'irait pas s'en vanter, et ça ne servirait à rien de rallumer des rancœurs inutiles. Alors, autant fermer les yeux sur un incident qui était somme toute banal à la campagne. Les filles de ferme devaient plus d'une fois servir de paillasse à leurs maîtres, sans que ça gêne quiconque.

— Tu te rends compte ? La terre des « Arpents », tous au pays en rêvent et elle sera à nous deux...

— Oui... celle-là ou une autre. Moi, mes trésors sont toi et Pierrot. Dommage que maman ne puisse plus en profiter...

— Dis, je peux toucher un peu ?

— Un peu quoi, cochon ? C'est à peine revenu que ça veut déjà me caresser le ventre ! Tu n'es pas normal, toi, hein ?

— Si tu savais comme j'ai imaginé cet instant... La chaleur de ton corps, la douceur aussi du souvenir qu'il m'a laissé.

— Et tu n'en as pas trouvé une plus... mieux que moi pour soulager ta bête ?

— Non, je n'en aurais pas voulu. Tu sais, quand on en a connu une comme toi, on ne peut plus s'en passer ; alors l'Albert, je le comprends un peu... même si la manière employée n'était pas la bonne.

— Salaud, va ! Tu me partagerais avec ce sale type ?

— Non : il a sa chèvre de l'Est ; il peut s'occuper de sa croupe de jument quand il en a envie. Alors pourquoi...

— Je crois que l'herbe est toujours plus verte dans les pâturages du voisin.

Il se pelotonnait contre elle. L'exiguïté du lit les obligeait à se coller l'un à l'autre, et les mains baladeuses du jeune homme furetaient de-ci de-là sans qu'elle ne cherche à les éloigner. Lentement, il mit les seins à l'air, puis y fourra son nez avant ses lèvres. Il s'employait à la caresser en silence, mais bien sûr leurs efforts furent vains : les ressorts du sommier fatigué couinaient, rendaient l'âme alors que les cajoleries devenaient plus ciblées. Les doigts

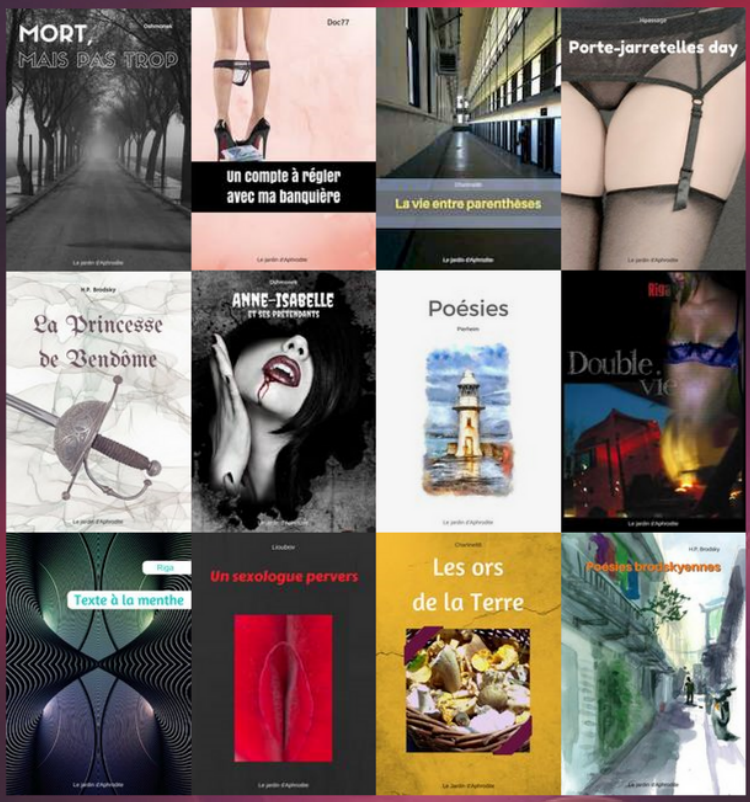
avaient déjà ouvert la rose et un index s'était rendu maître des lieux. Elle haletait en lui mordant l'épaule pour ne pas crier.

Elle aussi osa les premiers gestes qui lui tirèrent des soupirs. Ses mains calleuses, plus habituées aux travaux de la ferme qu'à la dentelle, encerclaient un mât gorgé de sang. Jules respirait fort, et quand vint le moment où, n'y tenant plus, il dut se rendre à l'évidence – il lui fallait la monter – elle écartait les cuisses depuis un bon moment. Il s'était perdu dans un mont de Vénus à la friche drue et, en la léchant, il manqua s'étrangler à plusieurs reprises, à moitié étouffé par des poils frisottés. Elle eut un gémissement sauvage alors qu'en elle il se perdait de la plus délicieuse des manières. Elle lui griffa le dos, labourant ainsi des plaines et des vallées qu'elle venait tout juste de découvrir.

Les jeunes années étaient toutes là, devant eux. Il ne restait plus qu'à faire mûrir le blé et à faire germer les graines pour le pain. Mais d'autres graines aussi grandiraient sur ce sol libre, qui demanderaient bien d'autre sueur, bien d'autres larmes de sel. Elle ferma les yeux alors qu'il s'oubliait dans ce tabernacle chaud et doux. Il rua un peu sans une seule seconde penser que si la terre était fertile, le blé en herbe pourrait pousser... mais ça, c'était déjà une autre histoire.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite